
3 1761 07149089 0

HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
DE PORTUGAL.

HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
DE PORTUGAL.

PAR VERTOT.

A PARIS,

CHEZ JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

AN QUATRIÈME.


LIBRARY
JUL 1
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE.

Quoique l'histoire de la conjuration de Portugal ait déjà paru, on peut dire qu'on trouve, dans les différentes éditions qu'on en a faites depuis, comme un ouvrage nouveau, par les différens morceaux que l'auteur a jugé à propos d'y ajouter, et qui en sont même la cause, ou des suites nécessaires : et c'est cette augmentation d'événemens qui a engagé à substituer le titre de *révolutions* à celui de *conjuration*, d'ailleurs moins convenable dans une entreprise dont les chefs n'avoient pour objet que de rendre la couronne à un prince qu'ils en regardoient comme l'héritier légitime. L'auteur remonte sommairement jusqu'aux commencemens de cette monarchie : il passe à la funeste révolution qui arriva sous le règne de dom Sébastien. On voit de quelle manière les Castillans, sous le règne de Philippe II, se rendirent maîtres de cet état; avec quelle heureuse témérité un petit nombre de Fidalques et de gentilshommes Portugais les en chassèrent sous le règne de Philippe IV; de nouvelles conjurations, formées par les partisans et les créatures de ce prince, pour y rétablir son autorité: enfin l'auteur, après avoir fait voir le duc

de Bragance sur le trône, descend jusqu'à l'abdication du roi Alphonse VI, son fils, et à la régence de dom Pèdre, père du roi qui règne aujourd'hui.

On verra dans cet ouvrage un prince qu'on croit du sang de nos rois, et sorti d'un petit fils de Hugues Capet, signaler son zèle et son courage contre les Maures, les chasser d'une partie du Portugal, se faire de ses conquêtes un état souverain, et devenir la tige de la maison royale qui règne aujourd'hui si glorieusement ; ses successeurs conserver les états qu'il leur avoit laissés, par de nouvelles conquêtes, et après avoir souvent triomphé de la puissance et de la valeur des Castillans leurs voisins, porter leurs armes en Asie et en Afrique, y faire des établissemens considérables, et, ce qu'on ne peut trop estimer, y faire connoître le vrai dieu dont les barbares ignoroient jusqu'au saint nom.

Le roi dom Sébastien, à leur exemple, ne trouvant plus d'infidèles à combattre dans ses états, les va chercher jusques en Afrique, passe la mer avec une poignée de soldats, et entreprend avec plus de zèle que de prudence de détrôner un souverain, grand capitaine, qui se trouvoit à la tête

de soixante mille hommes, et qui le fit périr sous l'effort de ses armes. Sa couronne passe sur la tête de dom Henri, son grand oncle, prince âgé de soixante-sept ans, prêtre, cardinal et archevêque d'Evora, et qui ne régna que seize mois. Sa mort fait éclater les prétentions de différens princes qui se portoient pour ses héritiers. Philippe II, roi d'Espagne, le plus puissant de tous, décide la question par la force des armes : il se rend maître du Portugal par la valeur du fameux duc d'Albe, le plus grand capitaine des Castillans ; et les successeurs de Philippe gouvernent ce nouvel état comme un pays de conquête.

Les Portugais, nation brave, courageuse, et impatiente du joug étranger, s'en délivrent par une conspiration de la noblesse : le duc de Bragance est porté sur le trône : et sans être ni soldat, ni capitaine, il s'y maintient par sa prudence, par la douceur de son gouvernement, et sur-tout par l'habileté et les sages conseils de la reine sa femme. Cette princesse, après sa mort, fait éclater sa capacité dans le grand art de régner pendant une régence tumultueuse, et encore plus agitée par des intrigues de cour, que par les armes des Castillans. Enfin on verra

un fils peu reconnoissant, qui à la faveur de sa majorité, l'éloigne du gouvernement, mais qui dans la suite perd lui-même son autorité par l'habileté d'un frère, qui sur des raisons autorisées par les lois, et soutenues du crédit et de la force de ce prince, le priva de sa couronne, et lui enleva jusqu'à la reine sa femme, qu'il épousa depuis.

Tels sont les sujets qu'on traite dans cet ouvrage, qu'on a tirés d'historiens Portugais et Espagnols. On les a préférés aux étrangers, et sur-tout dans les endroits où les écrivains partisans de la cour d'Espagne, conviennent de bonne foi des avantages que remportèrent les Portugais dans cette fameuse révolution. On ose espérer que les lecteurs équitables n'en exigeront pas davantage d'un écrivain qui n'est ni Castillan, ni Portugais, et qui n'a nul intérêt à louer ou à blâmer que celui de la vérité, et qui naît du fond même des événemens qu'il rapporte.

HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE PORTUGAL.

LE Portugal fait partie de cette vaste étendue de pays qu'on nomme les Espagnes, et dont la plûpart des provinces portent le titre de royaume : celui de Portugal est situé à l'occident de la Castille, et sur les rivages de l'océan le plus au couchant de l'Europe : ce petit état n'a au plus que cent dix lieues de longueur, et cinquante dans sa plus grande largeur : le terroir en est fertile, l'air sain, et les chaleurs, ordinaires sous ce climat, se trouvent tempérées par des vents rafraîchissans, et par des pluies fécondes. La couronne est héréditaire, l'autorité du prince absolue : il se sert utilement

du redoutable tribunal de l'inquisition, comme du plus sûr instrument de la politique. Les Portugais sont pleins de feu, naturellement fiers et présomptueux, attachés à la religion, mais plus superstitieux que dévots. Tout est prodige parmi eux; et le ciel, si on les en croit, ne manque jamais de se déclarer en leur faveur d'une manière extraordinaire.

On ignore quels furent les premiers habitans du pays : leurs historiens les font descendre de la postérité de Tubal. On ne peut guères remonter plus haut, même avec le secours de la fable. Chaque nation a sa chimère au sujet de son origine. Ce qui est de certain, c'est que les Carthaginois et les Romains se disputèrent l'empire de ces provinces, et l'ont possédé successivement. Les Alains, les Suèves et les Vandales, et toutes ces nations barbares qui, sous le nom général de Goths, inondèrent l'empire vers le commencement du cinquième siècle, s'emparèrent de toutes les Espagnes. Le Por-

tugal eut quelquefois des rois particuliers, et quelquefois aussi il se trouva réuni sous la domination des princes qui régnoient en Castille.

Ce fut au commencement du huitième siècle, et sous le règne de Roderic, le dernier roi des Goths, que les Maures, ou, pour mieux dire, les Arabes, sujets du calife Valid Almanzor, passèrent d'Afrique en Espagne, et s'en rendirent les maîtres. Le comte Julien, seigneur Espagnol, les introduisit dans le pays, et facilita leur conquête, pour se venger de l'outrage que Roderic avoit fait à sa fille.

Ces infidèles étendirent leur domination depuis le détroit jusqu'aux Pyrénées, si on en excepte les montagnes des Asturies, où les chrétiens se réfugièrent sous le commandement du prince Pélage, qui jeta les fondemens du royaume de Léon, ou d'Oviédo.

Le Portugal suivit la destinée des autres provinces d'Espagne : il passa sous la domination des Maures. Ces infidèles y établirent

différens gouverneurs, qui, après la mort du grand Almanzor, se rendirent indépendans et s'érigèrent en petits souverains. L'émulation et la différence d'intérêt les désunit, et le luxe et la mollesse achevèrent de les perdre.

Henri, comte de Bourgogne, * et issu de Robert, roi de France, les chassa du Portugal vers le commencement du douzième siècle. Ce prince, animé du même zèle qui forma en ces temps-là tant de croisades, étoit passé en Espagne, dans le dessein d'y signaler son courage contre les infidèles. Il fit ses premières armes sous le commandement de Rodrigue de Bivar, ce capitaine si célèbre sous le nom du Cid. Il se distingua, dans ces guerres de religion, par une valeur extraordinaire. Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, lui confia depuis le commandement de ses armées. On prétend que le prince françois défit les Maures

* Théodore Godefroy, dans son Traité de l'origine des rois de Portugal.

en dix-sept batailles rangées, et qu'il les chassa de cette partie du Portugal qui est vers le nord. Le roi de Castille, pour attacher à sa fortune un si grand capitaine, lui donna en mariage une des princesses ses filles, appelée Thérèse, et ses propres conquêtes pour dot et pour récompense. Le comte les étendit par de nouvelles victoires. Il assiégea et prit les villes de Lisbonne, de Visée et de Conimbre : il eut le même succès dans les trois provinces entre Douro et Minia. Henri en forma une souveraineté considérable; et sans être roi, et sans en avoir pris le titre, il jeta les fondemens de celui de Portugal.

Le prince Alphonse son fils succéda à sa valeur et à ses états : il les augmenta même par de nouvelles conquêtes. Ce sont des héros qui fondent les empires, et des lâches qui les perdent.

Les soldats du comte Alphonse le proclamèrent roi, après une grande victoire, qu'il avoit remportée contre les Maures ;

et les états généraux, assemblés à Lamego, lui confirmèrent cet auguste titre, qu'il laissa avec justice à ses successeurs. Ce fut dans cette assemblée des principaux de la nation, qu'on établit les lois fondamentales touchant la succession à la couronne. *Que le seigneur Alphonse roi vive, et qu'il règne sur nous*, ainsi que porte le premier article de ces lois. *S'il a des enfans mâles, qu'ils soient nos rois : le fils succédera au père, puis le petit-fils, et ensuite le fils de l'arrière-petit-fils, et ainsi à perpétuité dans leurs descendans.*

Art. II. *Si le fils aîné du roi meurt pendant la vie de son père, le second fils, après la mort du roi son père, sera notre roi, le troisième succédera au second, le quatrième au troisième, et ainsi des autres fils du roi.*

Art. III. *Si le roi meurt sans enfans mâles, le frère du roi, s'il en a un, sera notre roi; mais pendant sa viè seulement. Car, après sa mort, le fils de ce dernier*

roi ne sera pas notre roi; à moins que les évêques et les états ne l'élisent, et alors ce sera notre roi; sans quoi il ne pourra l'être.

Art. IV et V. *Si le roi de Portugal n'a point d'enfant mâle, et qu'il ait une fille, elle sera reine après la mort du roi, pourvu qu'elle se marie avec un seigneur Portugais: mais il ne portera le nom de roi que quand il aura un enfant mâle de la reine qui l'aura épousé. Quand il sera dans la compagnie de la reine, il marchera à sa main gauche, et ne mettra point la couronne royale sur sa tête.*

Art. VI. *Que cette loi soit toujours observée, et que la fille aînée du roi n'ait point d'autre mari qu'un seigneur Portugais, afin que les princes étrangers ne deviennent point les maîtres du royaume. Si la fille du roi épousoit un prince ou un seigneur d'une nation étrangère, elle ne sera pas reconnue pour reine, parce que nous ne voulons point que nos peuples soient*

obligés d'obéir à un roi qui ne seroit pas né Portugais ; puisque ce sont nos sujets et nos compatriotes, qui, sans le secours d'autrui, mais par leur valeur et aux dépens de leur sang, nous ont fait roi.

C'est par de si sages lois que la couronne s'est conservée pendant plusieurs siècles dans la royale maison d'Alphonse. Ses successeurs en augmentèrent l'éclat et la puissance par les conquêtes importantes qu'ils firent en Afrique, dans les Indes, et depuis dans l'Amérique. On ne peut donner de trop justes louanges aux Portugais, qui, dans ces entreprises si éloignées et si surprenantes, n'ont pas fait paroître moins de courage que de conduite : mais, parmi les avantages que leur ont donnés des conquêtes si étendues, ils ont eu celui de porter la religion chrétienne et la connoissance du vrai Dieu dans les royaumes idolâtres, et chez des barbares, où des missionnaires Portugais n'ont pas fait des conquêtes spirituelles moins considérables. Tel étoit le royaume de Portugal

vers l'an 1557, quand le roi Dom Sébastien monta sur le trône. Il étoit né posthume, et fils du prince dom Jean, qui étoit mort avant le roi dom Jean III, son père, fils du grand roi Emmanuel.

Dom Sébastien n'avoit guères plus de trois ans quand il succéda au roi son ayeul. On confia, pendant sa minorité, la régence de l'état à Catherine d'Autriche son ayeule, fille de Philippe premier, roi de Castille, et sœur de l'empereur Charles-Quint. Dom Alexis de Menezès, seigneur qui faisoit profession d'une piété singulière, fut nommé pour gouverneur du prince; et le père dom Louis de Camara, de la compagnie de Jésus, fut chargé du soin de ses études.

De si sages gouverneurs n'oublièrent rien pour former de bonne heure ce prince à la piété, et pour lui inspirer en même-temps des sentimens pleins de gloire et dignes d'un souverain : mais on porta trop loin des vues si nobles et si chrétiennes. Menezès n'entretenoit dom Sébastien que des conquêtes

que les rois ses prédécesseurs avoient faites dans les Indes et sur les côtes d'Afrique. Le jésuite, de son côté, lui représentoit à tous momens, que les rois, qui ne tenoient leur couronne que de Dieu seul, ne devoient avoir pour objet du gouvernement que de le faire régner lui-même dans leurs états, et sur-tout dans tant de pays éloignés où son nom même n'étoit pas connu. Ces idées pieuses et guerrières, mêlées ensemble, firent trop d'impression sur l'esprit d'un jeune prince naturellement impétueux et plein de feu. Il ne parloit plus que d'entreprises et de projets de conquêtes; et à peine eut-il pris le gouvernement de ses états, qu'il songea à porter lui-même ses armes en Afrique. Il en conféroit incessamment, tantôt avec des officiers, et souvent avec des missionnaires et des religieux, comme s'il eût voulu joindre le titre d'apôtre à la gloire de conquérant.

La guerre civile qui s'étoit allumée dans le royaume de Maroc lui parut une occasion

favorable pour signaler son zèle et son courage. Muleï Mahamet avoit succédé à Abdala son père, dernier roi de Maroc : mais Muleï Moluc, son oncle paternel, prétendit qu'il n'avoit pas dû monter sur le trône à son préjudice, et contre la disposition de la loi des Chérifs, qui appelloit successivement à la couronne les frères du roi, préférablement à ses propres enfans. Ce fut le sujet d'une guerre sanglante entre l'oncle et le neveu. Muleï Moluc, prince plein de valeur, et aussi grand politique que grand capitaine, forma un puissant parti dans le royaume, et gagna trois batailles contre Mahamet, qu'il chassa de ses états et de l'Afrique.

Le prince dépouillé passa la mer, et vint chercher un asile dans la cour de Portugal : il représenta à dom Sébastien que, malgré sa disgrace, il avoit encore conservé dans son royaume un grand nombre de partisans secrets, qui n'attendoient que son retour pour se déclarer ; qu'il apprenoit d'ailleurs que Moluc étoit attaqué d'une maladie mor-

telle qui le consumoit insensiblement; que le prince Hamet, frère de Moluc, étoit peu estimé dans sa nation; que, dans cette conjoncture, il n'avoit besoin que de quelques troupes pour paroître sur les frontières; que sa présence feroit déclarer en sa faveur ses anciens sujets, et que si, par son secours, il pouvoit recouvrer sa couronne, il la tiendroit à foi et à hommage de celle de Portugal, et même qu'il la verroit avec plus de plaisir sur sa tête que sur celle d'un usurpateur.

Dom Sébastien, qui n'avoit l'esprit rempli que de vastes projets de conquêtes, s'engagea avec plus d'ardeur que de prudence, à marcher lui-même à cette expédition. Il fit des caresses extraordinaires au roi maure, et lui promit de le rétablir sur le trône à la tête de toutes les forces du Portugal. Il se flattoit d'arborer bientôt la croix sur les mosquées de Maroc. En vain les plus sages de son conseil tâchèrent de le détourner d'une entreprise si précipitée : son zèle,

son

son courage, la présomption, défaut ordinaire de la jeunesse, et souvent celui des rois; les flatteurs mêmes, inséparables de la cour des princes : tout ne lui représentoit que des victoires faciles et glorieuses. Ce prince, entêté de ses propres lumières, ferma l'oreille à tout ce que ses ministres lui purent représenter; et comme si la souveraine puissance donnoit une souveraineté de raison, il passa la mer malgré les avis de son conseil, et il entreprit, avec une armée à peine composée de treize mille hommes, de détrôner un puissant roi, et le plus grand capitaine de l'Afrique.

Moluc, averti des desseins et du débarquement du roi de Portugal, l'attendoit à la tête de toutes les forces de son royaume. Il avoit un corps de quarante mille hommes de cavalerie, la plûpart vieux soldats et aguerris, mais qui étoient encore plus redoutables par l'expérience et la capacité du prince qui les commandoit, que par leur propre valeur. A l'égard de son infanterie,

à peine avoit-il dix mille hommes de troupes réglées ; et il ne faisoit pas grand fond sur ce nombre infini d'Alarbes et de milices qui étoient accourus à son secours, mais plus propres à piller qu'à combattre, et toujours prêts à fuir, ou à se déclarer en faveur du victorieux.

Moluc ne laissa pas de s'en servir pour harceler l'armée chrétienne. Ces infidèles, répandus dans la campagne, venoient à tous momens escarmoucher à la vue du camp, et ils avoient des ordres secrets de lâcher pied devant les Portugais, pour les tirer des bords de la mer où ils étoient retranchés, et pour entretenir, par une peur simulée, la confiance téméraire de dom Sébastien.

Ce prince, plus brave que prudent, et qui voyoit tous les jours que les Maures n'osoient tenir devant ses troupes, les tira de ses retranchemens, et marcha contre Moluc comme à une victoire certaine. Le roi barbare s'éloigna d'abord, comme s'il eût voulu éviter d'en venir à une action déci-

sive : il ne laissoit paroître que peu de troupes ; il fit même faire différentes propositions à dom Sébastien, comme s'il se fût défié de ses forces et du succès de cette guerre. Le roi de Portugal, qui croyoit qu'il lui seroit plus difficile de joindre les ennemis que de les vaincre, s'attacha à leur poursuite ; mais Moluc ne le vit pas plutôt éloigné de la mer et de sa flotte, qu'il fit ferme dans la plaine ; et il étendit ensuite ce grand corps de cavalerie en forme de croissant, pour enfermer toute l'armée chrétienne. Il avoit mis le prince Hamet son frère à la tête de ce corps : mais, comme il n'étoit pas prévenu en faveur de son courage, il lui dit que c'étoit uniquement à sa naissance qu'il devoit ce commandement ; mais que, s'il étoit assez lâche pour fuir, il l'étrangleroit de ses propres mains, et qu'il falloit vaincre ou mourir.

Il se voyoit mourir lui-même, et sa foiblesse étoit si grande, qu'il ne douta point qu'il ne fût arrivé à son dernier jour. Il

n'oublia rien dans cette extrémité pour le rendre le plus beau de sa vie. Il rangea lui-même son armée en bataille, et donna tous les ordres avec autant de netteté d'esprit et d'application, que s'il eût été en parfaite santé. Il étendit même sa prévoyance jusqu'aux événemens qui pouvoient arriver par sa mort, et il ordonna aux officiers, dont il étoit environné, que s'il expiroit pendant la chaleur du combat, on en cachât avec soin la nouvelle; et que, pour entretenir la confiance des soldats, on feignît de venir prendre ses ordres, et que ses aides de camp s'approchassent à l'ordinaire de sa litière, comme s'il eût été encore en vie. En quoi on ne peut assez admirer le courage et la magnanimité de ce roi barbare, qui compassa tellement ses ordres et ses desseins avec les derniers momens de sa vie, qu'il empêcha que la mort même ne lui ravît la victoire. Il se fit ensuite porter dans tous les rangs de l'armée; et autant par signes et par sa présence, que par ses discours, il exhorta

les Maures à combattre généreusement pour la défense de leur religion et de leur patrie.

La bataille commença de part et d'autre par des décharges d'artillerie. Les deux armées s'ébranlèrent ensuite, et se chargèrent avec beaucoup de fureur : tout se mêla bientôt. L'infanterie chrétienne, soutenue des yeux de son roi, fit plier sans peine celle des Maures, la plûpart composée de ces Alarbes et de ces vagabonds dont nous venons de parler. Le duc d'Aveiro poussa même un corps de cavalerie qui lui étoit opposé, jusqu'au centre et à l'endroit qu'occupoit le roi de Maroc. Ce prince, voyant arriver ses soldats en désordre et fuyant honteusement devant un ennemi victorieux, se jetta à bas de sa litière, et plein de colère et de fureur, il vouloit, quoique mourant, les ramener lui-même à la charge. Ses officiers s'opposoient en vain à son passage ; il se fit faire jour à coups d'épée : mais ses efforts achevant de consommer ses forces, il tomba évanoui dans les bras de ses écuyers : on

le remit dans sa litière, et il n'y fut pas plutôt, qu'ayant mis son doigt sur sa bouche, comme pour leur recommander le secret, il expira dans le moment, et avant même qu'on eût pu le conduire jusqu'à sa tente.

Sa mort demeura inconnue aux deux partis. Les chrétiens paroissoient jusque-là avoir de l'avantage : mais la cavalerie des Maures, qui avoit formé un grand cercle, se resserrant à mesure que les extrémités s'approchoient, acheva d'envelopper la petite armée de dom Sébastien. Les Maures chargèrent ensuite de tous côtés la cavalerie Portugaise. Ces troupes, accablées par le nombre, tombèrent en se retirant sur leur infanterie, et elles y portèrent, avec la crainte, le désordre et la confusion.

Les infidèles se jettèrent aussi-tôt, le cimeterre à la main, dans ces bataillons ouverts et renversés, et ils vainquirent sans peine des gens étonnés et déjà vaincus par une frayeur générale. Ce fut moins dans la suite un combat qu'un carnage. Les uns

se mettoient à genoux pour demander la vie, d'autres cherchoient leur salut dans la fuite : mais comme ils étoient enveloppés de tous côtés, ils rencontroient partout l'ennemi et la mort. L'imprudent dom Sébastien périt dans cette occasion, soit qu'il n'eût pas été reconnu dans le désordre d'une fuite, ou qu'il eût voulu se faire tuer lui-même pour ne pas survivre à la perte de tant de gens de qualité, que les Maures avoient massacrés, et que lui-même avoit, pour ainsi dire, entraînés à la boucherie. Mulei Mahamet, auteur de cette guerre, chercha son salut dans la fuite ; mais il se noya en passant la rivière de Mucazen. Ainsi périrent dans cette journée trois grands princes, et tous trois d'une manière différente ; Moluc, par la maladie, Mahamet dans l'eau, & dom Sébastien par les armes.

Le cardinal dom Henri, son grand-oncle, lui succéda. Il étoit frère de Jean III, son aïeul, et fils du roi Emmanuel : mais comme

ce prince étoit prêtre, et d'ailleurs infirme, et âgé de plus de soixante et sept ans, ceux qui prétendoient à la couronne ne la regardoient sur sa tête que comme un dépôt ; et chacun en particulier tâcha de le faire déclarer en sa faveur.

Les prétendans étoient en grand nombre, et la plûpart sortis du roi Emmanuel, quoique en différens degrés. Philippe II, roi d'Espagne ; Catherine de Portugal, femme de dom Jacques, duc de Bragance ; le duc de Savoie, celui de Parme, Antoine, chevàlier de Malte et grand-prieur de Crato, n'oublioient rien pour faire valoir leurs droits. On publia différens écrits au nom de ces princes, et dans lesquels les jurisconsultes tâchoient de régler l'ordre de la succession suivant les intérêts de ceux qui les faisoient travailler.

Philippe étoit fils de l'infante Isabelle, qui étoit fille aînée du roi Emmanuel. La duchessé de Bragance sortoit du prince dom Edouard, fils du même roi Emmanuêl. Le

duc de Savoie étoit fils de la princesse Béatrix, sœur cadette de l'impératrice ; et le duc de Parme avoit pour mère Marie de Portugal, fille du prince Edouard, et sœur aînée de la duchesse de Bragance. Le grand-prieur étoit fils naturel de dom Louis de Beja, second fils du roi Emmanuel, et de Violante de Gomez, dite la Pelicane, l'une des plus belles personnes de son temps, et qu'Antoine son fils prétendoit que le prince avoit épousée secrètement. Catherine de Médicis se mit aussi sur les rangs, et demandoit cette couronne, comme issue d'Alphonse III, roi de Portugal, et de Matilde, comtesse de Boulogne. Le pape même voulut tirer quelque avantage de ce que le roi étoit cardinal, comme si la couronne eût été un bénéfice dévolu à la cour de Rome. On eut peu d'égards à ces prétentions étrangères, la plûpart destituées de forces pour les faire valoir.

On vit bien que cette grande succession regardoit principalement le roi d'Espagne et la duchesse de Bragance. Cette duchesse étoit

aimée : son mari sortoit, quoiqu'en ligne indirecte, des rois de Portugal ; et elle prétendoit la couronne de son chef, parce qu'elle étoit Portugaise, et que par les lois fondamentales du royaume les princes étrangers en étoient exclus, comme nous le venons de dire au commencement de cet ouvrage. Philippe convenoit d'un principe qui donnoit l'exclusion aux ducs de Savoie et de Parme ; mais il ne prétendoit pas qu'un roi des Espagnes pût être censé étranger en Portugal, d'autant plus que ce petit royaume avoit été plus d'une fois sous la domination des rois de Castille. Ils avoient l'un et l'autre leurs partisans. Le cardinal-roi étoit obsédé par leurs sollicitations : il n'osa toucher à cette affaire ; et peut-être qu'il se fâcha d'entendre parler si souvent de son successeur. Il vouloit vivre et régner, et il renvoya à une junte la discussion des droits des prétendans, dont on ne devoit décider qu'après sa mort.

Ce prince ne régna que dix-sept mois. Sa mort remplit le Portugal de troubles et de

divisions : chacun prenoit parti entre les prétendans, suivant son inclination : les plus indifférens attendoient le jugement de la junte, que le feu roi avoit établie par son testament. Mais Philippe qui n'ignoroit pas que de si grands intérêts ne se terminoient pas par l'avis des jurisconsultes, fit entrer en Portugal une puissante armée, commandée par le fameux duc d'Albe, qui décida l'affaire en sa faveur.

Il ne paroît point que le duc de Bragance se mît en état de soutenir ses droits par la voie des armes. Il n'y eut que le grand-prieur qui fit tous ses efforts pour s'opposer aux Castillans : la populace l'avoit proclamé roi ; et il en portoit le titre, comme s'il l'eût reçu des états du royaume. Ses amis levèrent quelques troupes en sa faveur ; mais le duc d'Albe les tailla en pièces : tout plia devant un aussi grand capitaine que le général espagnol. Les Portugais, peu unis entre eux, sans généraux, sans troupes réglées, et sans autres forces que leur animosité na-

turelle contre les Castillans, furent défaits en différentes occasions. La plûpart des villes, dans la crainte d'être exposées au pillage, firent leur traité particulier. Philippe fut reconnu pour le souverain légitime : ce prince prit possession de ce royaume comme petit neveu et héritier du roi défunt, quoique le droit de conquête lui parût plus sûr ; ce fut au moins celui qui régla sa conduite et celle de ses successeurs. Philippe III et Philippe IV, son fils et son petit-fils, traitèrent dans la suite les Portugais moins comme des sujets naturels, que comme des peuples soumis par les armes et par le droit de la guerre ; et ce royaume devenoit insensiblement province d'Espagne, comme il avoit été autrefois, sans qu'il parût que les Portugais fussent en état de songer à se soustraire de la domination castillane. Les grands du royaume n'osoient paroître dans un éclat conforme à leur dignité, ni exiger tous les droits dus à leur rang, de peur d'exciter les soupçons des ministres espa-

gnols, dans un temps où il suffisoit d'être riche, ou considéré par sa naissance et par son mérite, pour être suspect et persécuté. La noblesse étoit comme reléguée dans ses maisons de campagne, et le peuple étoit accablé d'impôts.

Le comte-duc d'Olivarès, premier ministre de Philippe IV, roi d'Espagne, croyoit qu'on ne pouvoit trop affoiblir de nouvelles conquêtes : il savoit qu'une antipathie ancienne et comme naturelle, rendroit toujours, quoi qu'il pût faire, la domination espagnole odieuse aux Portugais ; qu'ils ne verroient jamais qu'avec indignation les charges et les gouvernemens remplis par des étrangers, ou par des gens souvent tirés de la poussière, mais qui avoient le mérite d'être entièrement dévoués à la cour. Ainsi il prétendoit avoir assuré l'autorité de son maître, en laissant les grands sans emploi, en tenant la noblesse éloignée des affaires, et rendant peu-à-peu le peuple si pauvre, qu'il n'eût pas la force de tenter aucun

changement. Outre cela, il tiroit de ce royaume tout ce qu'il y avoit de jeunes gens et d'hommes propres à porter les armes, et les faisoit servir dans les guerres étrangères; de peur que ces esprits inquiets ne troublassent la tranquillité du gouvernement.

Mais cette politique, qui auroit pu réussir, portée jusqu'à un certain point, eut un effet tout contraire, ayant été poussée trop loin, tant par la nécessité des affaires où se trouva alors la cour d'Espagne, que par le caractère du premier ministre, qui étoit naturellement dur et inflexible. On ne gardoit plus de mesures en Portugal; on ne daignoit pas même employer les prétextes ordinaires pour exiger de l'argent du peuple : il sembloit que ce fussent des contributions que l'on fît payer dans un pays ennemi, plutôt qu'un légitime tribut qu'on levât sur des sujets. Les Portugais n'ayant plus rien à perdre, et ne pouvant espérer de fin ni d'adoucissement à leurs misères que dans le changement de l'état, songèrent à s'af-

franchir d'une domination qui leur avoit toujours paru injuste, et qui devenoit tyrannique et insupportable.

Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, gouvernoit alors le Portugal, en qualité de vice-reine : mais ce n'étoit qu'un titre éclatant, auquel la cour n'attribuoit qu'un pouvoir fort borné. Le secret des affaires, et presque toute l'autorité, étoient entre les mains de Michel Vasconcellos, Portugais, qui faisoit la fonction de secrétaire d'état auprès de la vice-reine; mais en effet ministre absolu èt indépendant. Il recevoit directement les ordres du comte-duc, dont il étoit créature, et auquel il étoit devenu agréable et nécessaire par l'habileté qu'il avoit de tirer incessamment des sommes considérables de Portugal, et par un esprit d'intrigue, qui faisoit réussir ses plus secrètes intentions : il faisoit naître des haines et des inimitiés entre les grands du royaume, qu'il fomentoit habilement par des graces et des distinctions affectées, qui faisoient

d'autant plus de plaisir à ceux qui les recevoient, qu'elles excitoient le dépit et la jalousie des autres. Ces divisions qui s'entretenoient entre les premières maisons, faisoient la sûreté et le repos du ministre, persuadé que tant que les chefs de ces maisons seroient occupés à satisfaire leurs haines et leurs vengeances particulières, ils ne songeroient jamais à rien entreprendre contre le gouvernement présent.

Il n'y avoit dans tout le Portugal que le duc de Bragance qui pût donner quelque inquiétude aux Espagnols. Ce prince étoit né d'une humeur douce, agréable; mais un peu paresseuse : son esprit étoit plus droit que vif : dans les affaires il alloit toujours au point principal : il pénétroit aisément les choses auxquelles il s'appliquoit; mais il n'aimoit pas à s'appliquer. Le duc Théodose, son père, qui étoit d'un tempérament impétueux et plein de feu, avoit tâché de lui laisser, comme par succession, toute sa haine contre les Espagnols, et les lui avoit

toujours

toujours fait regarder comme des usurpateurs d'une couronne qui lui appartenoit. Il avoit fait son possible pour lui inspirer toute l'ambition que doit avoir un prince qui pouvoit espérer de remettre cette couronne sur sa tête, et toute l'ardeur et le courage nécessaires pour tenter une si haute et si périlleuse entreprise.

Dom Juan avoit pris à la vérité tous les sentimens du duc, son père ; mais il ne les avoit pris que dans le degré que lui permettoit son naturel tranquille et modéré. Il haïssoit les Espagnols ; mais non pas jusqu'à se donner beaucoup de peine pour se venger de leur injustice. Il avoit de l'ambition, et il ne désespéroit pas de monter sur le trône de ses ancêtres ; mais aussi il n'avoit pas sur cela une si grande impatience que le duc Théodose en avoit fait paroître. Il se contentoit de ne pas perdre de vue ce dessein, sans hasarder mal-à-propos, pour une couronne fort incertaine, une vie agréable, et une fortune toute faite, qui étoit des plus

éclatantes qu'un particulier pût souhaiter.

Ce qui est de constant, c'est que, s'il eût été précisément tel que l'avoit souhaité le duc Théodose, il n'auroit point du tout été propre à parvenir où il le destinoit. Le comte-duc le faisoit observer de si près, que si sa vie oisive et voluptueuse n'eût été qu'un effet de son habileté, on l'auroit bientôt pénétré. C'étoit fait de son repos et de sa fortune. La cour d'Espagne ne l'auroit jamais souffert si puissant, et ne lui auroit jamais permis de passer sa vie au milieu de son pays.

La plus fine politique n'eût pu lui faire tenir une conduite plus sage envers les Espagnols, que celle qu'il tenoit par un penchant tout naturel. Sa naissance, ses grands biens, les droits qu'il avoit à la couronne, n'étoient pas des crimes : mais, selon les lois de la politique, il étoit assez criminel, puisqu'il étoit redoutable. Il le voyoit bien : il savoit qu'il n'avoit qu'un parti à prendre ; et il le prit autant par inclination que par

raison. Il falloit pour diminuer son crime, c'est-à-dire, pour se faire moins redouter, et pour être moins suspect aux Espagnols, qu'il ne se mêlât d'aucune affaire, et qu'il ne fût et ne parût occupé que de divertissemens et de plaisirs. Il faisoit parfaitement bien ce personnage. On ne voyoit à Villaviciosa, séjour ordinaire des ducs de Bragance, que parties de chasse, que fêtes, que gens propres à goûter et à faire goûter tous les plaisirs d'une campagne délicieuse. Enfin, il sembloit que la nature et la fortune avoient conspiré, l'une à lui donner des qualités proportionnées aux conjonctures des affaires de ce temps-là; l'autre, à disposer des affaires d'une manière qui pût faire valoir ses qualités naturelles. En effet, elles n'étoient pas assez brillantes pour faire craindre aux Espagnols qu'il voulût un jour entreprendre de se faire roi; mais elles étoient assez solides pour donner aux Portugais l'espérance d'un gouvernement doux, sage et plein de

modération, s'ils vouloient eux-mêmes entreprendre de le faire leur souverain.

Sa conduite ne pouvoit causer aucun soupçon : mais une affaire qui arriva quelque temps auparavant, et dans laquelle il n'avoit aucune part, avoit commencé de le rendre un peu suspect au premier ministre. Le peuple d'Evora, réduit au désespoir par quelques nouvelles impositions, s'étoit soulevé ; et dans la chaleur de la sédition il étoit échappé aux plus échauffés, parmi des plaintes contre la tyrannie des Espagnols, des vœux publics pour la maison de Bragance. On reconnut alors, mais un peu tard, combien Philippe II avoit manqué contre ses véritables intérêts, en laissant dans un royaume nouvellement conquis une maison aussi riche, et dont les droits à la couronne étoient si évidens.

Cette considération détermina le conseil d'Espagne à s'assurer du duc de Bragance, ou du moins à l'éloigner du Portugal. On lui offrit d'abord le gouvernement du Mi-

lanez, qu'il refusa, en représentant qu'il n'avoit pas assez de santé, ni assez de connoissance des affaires d'Italie, pour se bien acquitter d'un emploi si important et si difficile.

Le ministre fit semblant d'entrer dans ses raisons; mais il chercha un nouveau moyen pour l'attirer à la cour. Le voyage que le roi devoit faire sur les frontières d'Arragon, pour punir la révolte des Catalans, lui servit de prétexte pour l'engager à faire ce voyage. Il lui écrivit pour l'exhorter de venir, à la tête de la noblesse de son pays, se joindre aux troupes de Castille, dans une expédition qui ne pouvoit être que glorieuse, et où le roi commanderoit en personne. Le ministre d'Espagne, pour affoiblir la noblesse Portugaise, avoit fait publier un édit du roi Philippe IV, qui ordonnoit à tous les Fidalques de se rendre incessamment dans l'armée destinée contre les Catalans, sous peine de perdre leurs fiefs relevans de la couronne; et il se

flattoit que le duc de Bragance, comme connétable-né du Portugal, ne pourroit pas se dispenser de marcher en cette occasion. Mais comme le duc étoit en garde contre tout ce qui venoit de la cour, il démêla aisément l'artifice, et il pria le ministre de faire agréer au roi ses excuses, sous prétexte de la grande dépense que sa naissance et son rang l'eussent obligé de faire, et qu'il n'étoit pas, disoit-il, en état de soutenir.

Ces refus redoublés commencèrent à alarmer le ministre. Quelque idée qu'il se fût faite de l'humeur tranquille et pacifique du duc de Bragance, il craignit qu'on ne l'eût fait appercevoir des droits qu'il avoit à la couronne, et que la tentation de régner dans son pays ne l'emportât sur tout le penchant qu'il avoit pour la tranquillité.

Ainsi, concevant de quelle importance il étoit au roi de se rendre maître de la personne de ce prince, il n'oublia rien pour y réussir; mais comme il étoit dangereux alors d'employer la force ouverte, à cause de

l'affection extraordinaire que les Portugais avoient toujours eue pour la maison de Bragance, il résolut de l'éblouir à force de caresses, et de l'attirer par tous les dehors d'une amitié sincère et d'une confiance parfaite.

La France et l'Espagne étoient en guerre; la flotte françoise avoit paru sur les côtes de Portugal : cela fournit au ministre un prétexte favorable à ses desseins. Il falloit dans ce royaume un général pour commander les troupes qui étoient destinées pour la défense des côtes où les François pouvoient faire quelques descentes. Il lui en envoya la commission, mais accompagnée de tant d'agrémens, et revêtue d'une autorité si absolue, soit pour fortifier les villes qui en avoient besoin, augmenter ou changer les garnisons, et disposer des vaisseaux qui se trouvoient dans les ports, qu'il sembloit, par une confiance aveugle, lui livrer le royaume entier en sa puissance. Mais le piége n'en étoit que mieux caché. Il avoit en-

voyé en même-temps un ordre secret à dom Lopez Ozorio, qui commandoit la flotte d'Espagne, d'entrer dans les ports où il apprendroit que seroit le duc, comme si la tempête l'eût obligé d'y relâcher en croisant dans ces mers : et cet Espagnol devoit l'attirer sur ses vaisseaux, en lui donnant quelque fête, et l'enlever aussitôt en Espagne. Mais la fortune en ordonna autrement. Une violente tempête surprit l'amiral espagnol, fit périr plusieurs de ses vaisseaux, et dissipa le reste, sans qu'il pût aborder en Portugal.

Le comte-duc ne se rebuta pas pour ce mauvais succès. Il lui sembloit que le hasard seul et la fortune avoient sauvé le duc de Bragance, qui ne pouvoit manquer d'être arrêté, si dom Lopez eût pu arriver dans les ports du royaume, comme il l'avoit projetté. Il tourna l'artifice d'un autre côté : il écrivit à ce prince en des termes pleins de la confiance la plus intime, et comme s'il eût partagé avec lui le ministère et le gouvernement de l'état. Il se plaignoit par sa

lettre, du malheur de la flotte, dans un temps où les ennemis étoient redoutables; qu'ayant perdu ce secours qui couvroit les côtes du Portugal, le roi souhaitoit qu'il visitât exactement toutes les places et les ports de ce royaume, où les François pouvoient faire quelque insulte; et lui envoyoit en même-temps une ordonnance de quarante mille ducats pour lever quelques nouvelles troupes, s'il en étoit besoin, et fournir aux frais de son voyage. Cependant les gouverneurs des citadelles, qui étoient la plûpart Espagnols, avoient un ordre secret de s'assurer de sa personne, s'ils en trouvoient l'occasion favorable, et de le faire passer aussitôt en Espagne.

Le duc de Bragance, trouvant toutes ces marques de confiance trop empressées et trop peu conformes à la conduite ordinaire du ministre, pour être sincères, s'en défia, et le fit tomber dans le piége même qu'il lui tendoit. Ce prince lui écrivit pour l'assurer qu'il acceptoit avec bien de la joie

l'emploi de général que le roi lui donnoit, et qu'il espéroit, par son application et son zèle pour son service, justifier son choix, et mériter la grace dont il l'avoit honoré. Cependant, comme il commençoit à envisager de plus près qu'il n'étoit pas impossible de remonter sur le trône de ses pères, il se servit du pouvoir de sa charge, pour placer ses amis dans les emplois et dans les postes où ils lui pouvoient être un jour plus utiles. Il employa l'argent d'Espagne à se faire de nouvelles créatures; et lorsqu'il visita les places, il se fit toujours si bien accompagner, qu'il fit perdre l'espérance qu'on avoit de se rendre maître de sa personne.

L'autorité dont on l'avoit revêtu faisoit murmurer hautement toute la cour d'Espagne. Comme on ne pénétroit point les raisons du ministre, qui n'étoient connues que du roi, on vouloit rendre sa conduite suspecte au prince, parce qu'il étoit allié de la maison de Bragance. On disoit qu'il

y avoit de l'imprudence à confier toute l'autorité de général des troupes de Portugal, à un homme qui pouvoit avoir de trop hautes prétentions sur ce royaume ; que c'étoit armer ses droits, et l'exposer à la tentation de tourner ses armes contre son souverain. Mais le roi fut d'autant plus affermi dans sa résolution, qu'il s'apperçut qu'on étoit bien éloigné de pénétrer son secret. Ainsi le duc de Bragance, à la faveur de son nouvel emploi, parcourut librement tout le Portugal ; et ce fut dans ce voyage qu'il jetta les premiers fondemens de son élévation. Il avoit un équipage magnifique, qui lui attiroit les yeux des peuples dans tous les lieux où il passoit ; il écoutoit tout le monde avec beaucoup de douceur et de bonté : il réprimoit l'insolence du soldat, et en même-temps combloit de louanges les officiers : il les gagnoit par toutes les récompenses dont il étoit maître. Son honnêteté charmoit la noblesse : il la recevoit avec des distinctions obligeantes, et selon

le mérite et la qualité de chacun. Enfin, il répandoit des biens par-tout où il passoit; il s'acquéroit encore plus d'amis par les graces qu'on espéroit de lui, que par celles qu'il faisoit. De sorte que ceux qui le voyoient, croyoient ne souhaiter que leur bonheur, en faisant des vœux pour son élévation.

Les partisans de ce prince, de leur côté, n'oublioient rien pour établir sa réputation, Pinto Ribeiro, intendant de sa maison, étoit celui de tous qui travailloit le plus efficacement à donner le branle aux affaires, et à réduire dans un plan exact les vues qu'il avoit pour la grandeur de son maître. C'étoit un homme actif, vigilant, consommé dans les affaires, et qui avoit une passion violente pour l'élévation du duc; sans doute parce qu'il se flattoit d'avoir un jour beaucoup de part au ministère, s'il pouvoit venir à bout de le faire régner. Ce prince lui avoit avoué plusieurs fois, qu'il profiteroit avec plaisir d'une occasion qui pût le mettre sur le trône; mais qu'il n'étoit point résolu de

tenter cette entreprise comme un simple aventurier qui n'auroit rien à perdre; que cependant il pouvoit toujours ménager les esprits, et lui acquérir de nouvelles créatures, pourvu qu'il ne l'engageât à rien, et qu'il parût qu'il n'avoit aucune part à ce qu'il pourroit traiter.

Pinto travailloit depuis long-temps dans Lisbonne, avec beaucoup d'application, à remarquer les mécontens, et à en faire de nouveaux. Il repandoit secrètement des plaintes contre le gouvernement présent, tantôt avec chaleur, tantôt avec des manières plus retenues, selon le caractère et la qualité des personnes avec qui il se trouvoit. Mais la haine que les Portugais portoient aux Espagnols, étoit si générale, qu'il n'avoit pas même besoin de cette précaution; et il n'y avoit point de Portugais qui ne fût capable d'un secret qui avoit pour objet la perte d'un Espagnol. Pinto faisoit souvenir les gens de qualité des emplois honorables qui avoient été autrefois dans leurs

maisons, quand le Portugal étoit gouverné par ses princes naturels. Mais rien ne touchoit davantage le corps de la noblesse, que l'arrière ban que le roi avoit convoqué pour passer en Catalogne. Pinto leur faisoit envisager cette expédition comme un exil dont ils ne reviendroient qu'avec bien de la peine; qu'outre la grande dépense, ils auroient à souffrir les hauteurs ordinaires des Espagnols; et que la politique d'Espagne ayant un intérêt secret à perdre les plus braves, on les exposeroit toujours aux occasions où il y auroit plus de péril à essuyer, sans leur laisser aucune part à la gloire.

S'il se trouvoit avec des bourgeois et des marchands, il crioit contre l'injustice des Espagnols qui avoient ruiné Lisbonne et tout le Portugal, en transférant le commerce des Indes à Cadix. Il ne les entretenoit jamais que de la misère extrême où ils étoient réduits sous une domination si tyrannique, et de la félicité des peuples qui s'en étoient si généreusement délivrés.

Enfin, il faisoit souvenir le clergé en combien de rencontres on avoit violé ses priviléges, et les immunités de l'église; que les bénéfices et les dignités les plus considérables du royaume étoient la proie des étrangers, au lieu de servir de juste récompense au mérite et à la capacité des Portugais naturels.

Avec ceux qu'il savoit être mécontens, il tournoit habilement le discours sur les qualités de son maître, pour sonder les inclinations. Il se plaignoit de la vie oisive où ce prince paroissoit enseveli; qu'il étoit fâcheux que celui qui pouvoit seul remédier efficacement à tant de désordres, eût si peu d'affection pour son pays, et même tant d'indifférence pour sa propre grandeur: et remarquant que ces discours faisoient impression, il alloit jusqu'à flatter les uns du glorieux titre de libérateurs de la patrie, excitant l'indignation de ceux qui avoient été maltraités par les Espagnols, laissant entrevoir de grandes espérances à d'autres dans le changement de l'état.

Il sut ménager si heureusement les esprits, qu'après s'être assuré de plusieurs en particulier, il assembla enfin un nombre considérable de noblesse; et à la tête se trouva l'archevêque de Lisbonne.

Ce prélat étoit d'une des meilleures maisons du royaume, savant, habile dans les affaires, aimé du peuple, mais haï des Espagnols, qu'il haïssoit réciproquement, parce qu'ils lui préféroient l'archevêque de Brague, créature de la vice-reine, qu'ils avoient fait président de la chambre d'Opaco, et à qui ils donnoient quelque part dans les affaires du gouvernement.

Parmi les gens de qualité qui formèrent cette assemblée, dom Michel d'Almeïda s'y fit distinguer. C'étoit un vénérable vieillard, qui avoit acquis une considération extraordinaire par son mérite. Il faisoit gloire d'aimer sa patrie plus que sa fortune; il étoit indigné de la voir comme réduite en servitude par des usurpateurs. Il s'étoit soutenu toute sa vie dans ces sentimens, avec

beaucoup

beaucoup de courage et de fermeté, sans que les prières de sa famille et les conseils de ses amis l'eussent pu obliger d'aller au palais, et de faire sa cour aux ministres d'Espagne. C'étoit par cette fermeté qu'il leur étoit devenu fort suspect. Ce fut aussi le premier sur qui Pinto jetta les yeux pour se déclarer un peu plus ouvertement, sachant bien qu'il ne couroit aucun risque avec un homme de ce caractère, qui d'ailleurs étoit d'un grand poids pour attirer la noblesse dans son parti.

Dom Antoine d'Almada, intime ami de l'archevêque, s'y trouva avec dom Louis son fils, dom Louis d'Acugna, neveu de ce prélat, et qui avoit épousé la fille de dom Antoine d'Almada; le grand veneur Mello, dom George son frère, Pierre Mendoze; dom Rodrigo de Saa, grand chambellan, et plusieurs officiers de la maison royale, dont les charges étoient devenues des titres inutiles, depuis que le Portugal avoit perdu ses rois naturels.

Dans cette assemblée, l'archevêque, naturellement éloquent, donna une idée affreuse de l'état du royaume, depuis que les Espagnols en étoient les maîtres. Il représenta que Philippe II, pour assurer sa conquête, avoit fait périr un nombre infini de noblesse ; qu'il n'avoit pas épargné les ecclésiastiques, témoin ce fameux bref d'absolution, qu'il avoit obtenu du pape, pour deux mille prêtres et religieux qu'il avoit fait mourir pour assurer son usurpation. Que depuis ces malheureux temps les Espagnols n'avoient point changé de politique ; qu'ils avoient, sous différens prétextes, fait périr plusieurs personnes de mérite, qui ne pouvoient être accusées que d'aimer trop leur pays ; qu'il n'y avoit personne dans l'assemblée, dont la vie et les biens fussent en sûreté ; que la noblesse étoit méprisée, les grands reculés du gouvernement, sans emplois et sans considération ; que l'église n'avoit eu que d'indignes ministres, depuis que Vasconcellos faisoit

des bénéfices la récompense de ses créatures ; que le peuple étoit accablé d'impôts, les campagnes sans laboureurs, et les villes désertes, par les soldats qu'on prenoit par force, pour les envoyer en Catalogne. Que les ordres qu'on avoit reçus d'y faire passer la noblesse, sous prétexte de l'arrière ban, étoient le dernier coup de la politique du ministre, qui se vouloit défaire des gentilshommes, seul obstacle dans le royaume à ses pernicieux desseins ; que le moindre mal qui leur en pouvoit arriver, étoit un exil très-long ; qu'ils vieilliroient comme de malheureux étrangers dans le fond de la Castille, pendant que de nouvelles colonies s'empareroient de leurs biens, comme dans un pays de conquête ; que l'idée funeste de tant de malheurs lui feroit souhaiter la mort, plutôt que de voir la ruine entière et la destruction de son pays, s'il n'espéroit qu'un si grand nombre de gens de mérite ne se seroient pas assemblés inutilement.

Ce discours renouvella dans l'assemblée le fâcheux souvenir de tous les maux que l'on souffroit depuis long-temps. Chacun s'empressoit de donner des exemples de la cruauté de Vasconcellos. Les uns avoient perdu leurs biens par ses injustices : il avoit enlevé à d'autres des charges et des gouvernemens héréditaires, pour y placer ses créatures : plusieurs avoient gémi long-temps dans les prisons, pour satisfaire aux soupçons des Espagnols : quelques-uns regrettoient encore leurs pères, leurs frères, ou leurs amis retenus à Madrid, ou envoyés en Catalogne comme de malheureux ôtages de la fidélité de leurs compatriotes. Enfin, il n'y en avoit aucun, qui, dans l'intérêt général, ne trouvât une injure particulière à venger. Le voyage de Catalogne excitoit sur-tout leur colère et leur indignation. Ils voyoient que ce n'étoit pas tant le besoin qu'on pouvoit avoir de leur secours, que le dessein de les ruiner, qui engageoit la cour d'Espagne à leur faire faire un si long

voyage. Ces considérations, jointes à l'espérance de se venger de tant d'outrages qu'ils avoient reçus, achevèrent de les déterminer à prendre des mesures pour secouer sûrement un joug qui leur paroissoit si pesant; et n'envisageant point d'adoucissement dans leurs maux, ils se reprochèrent leur patience, comme une bassesse et une lâcheté, et convinrent enfin de la nécessité pressante de chasser les Espagnols : mais ils se partagèrent sur l'espèce du gouvernement qu'ils devoient choisir.

Une partie de l'assemblée penchoit à un gouvernement républicain, à peu près semblable à celui de Hollande; l'autre partie souhaitoit un roi : et entre ceux-ci, quelques-uns proposèrent le duc de Bragance; d'autres, le marquis de Villaréal; et d'autres enfin, le duc d'Aveïro, tous trois princes du sang royal de Portugal : et chacun prenoit son parti, selon son inclination et ses intérêts particuliers. Mais l'archevêque, qui étoit dévoué à la maison de Bragance,

se servant habilement de toute l'autorité de son caractère, leur remontra avec beaucoup de force, que le choix du gouvernement n'étoit point arbitraire; qu'ils ne pouvoient en conscience rompre le serment de fidélité qu'ils avoient fait au roi d'Espagne, si ce n'étoit pour rendre justice à l'héritier légitime de la couronne; que tout le monde savoit qu'elle appartenoit au duc de Bragance; et ainsi, qu'il falloit se déterminer, ou à le reconnoître pour leur roi, ou à rester pour jamais sous la domination d'Espagne.

Ensuite il leur fit envisager la puissance, les grands biens, et le nombre considérable des vassaux de ce prince, dont presque le tiers du royaume relevoit; que, dans le dessein de chasser les Espagnols, ils ne pouvoient raisonnablement espérer d'y réussir, s'ils ne l'avoient à leur tête; et que, pour l'y engager, ils devroient lui offrir la couronne, quand d'ailleurs il n'y auroit pas des droits incontestables, comme premier

prince du sang. De-là il passa à ses bonnes qualités ; il fit valoir sa prudence, sa sagesse, et sur-tout la douceur et la bonté qui paroissoient dans sa conduite. Enfin, il sut tourner si heureusement les esprits, qu'il les ramena tous au point de le souhaiter pour leur roi ; et ils convinrent, avant que de se séparer, qu'on n'oublieroit rien pour l'engager dans ce dessein. L'assemblée se sépara ; et on demeura d'accord des jours et de l'heure que l'on se rassembleroit, pour délibérer sur les moyens qui pouvoient faciliter un prompt et heureux succès.

Pinto, voyant les esprits disposés en faveur de son maître, lui écrivit secrètement de s'approcher de Lisbonne, afin d'encourager les conjurés par sa présence, et de prendre avec eux des mesures précises pour l'exécution de leur dessein. Cet homme habile remuoit tous les ressorts de cette affaire, sans paroître y avoir plus de part qu'un simple particulier, qui auroit été animé seulement par le zèle du bien public. Il faisoit

semblant de douter que son maître y voulût entrer, à cause de la répugnance naturelle qu'il avoit pour les entreprises hasardeuses, et qui demandent beaucoup de suite et d'application. Il faisoit naître sur cela certaines difficultés, qui ne servoient qu'à éloigner le soupçon qu'on eût pu prendre qu'il s'entendoit avec son maître, et telles néanmoins, que n'étant pas assez grandes pour les décourager, elles n'étoient propres au contraire qu'à exciter leur ardeur, et à les engager davantage.

Sur l'avis de Pinto, le duc partit quelques jours après de Villaviciosa, et arriva à Almada, qui est un château proche de Lisbonne, dont il est seulement séparé par le Tage, comme s'il y fût arrivé naturellement dans le cours des visites qu'il faisoit de toutes les places fortes du royaume. Il avoit un équipage si magnifique, et il étoit accompagné d'une escorte si nombreuse de gens de qualité et d'officiers de guerre, qu'il ressembloit plutôt à un roi qui prend pos-

session de son royaume, qu'à un simple gouverneur de province, qui visite les places de son gouvernement. Il se trouva si près de Lisbonne, qu'il ne put se dispenser d'aller rendre ses devoirs à la vice-reine. Lorsqu'il entra, la grande cour du palais, et toutes les avenues, se trouvèrent remplies d'un nombre infini de peuple, qui s'empressoit pour le voir passer : toute la noblesse se rendit auprès de lui, pour l'accompagner chez la vice-reine. Ce fut une fête publique dans toute la ville; et il se répandit dans tous les esprits tant de joie de le voir, qu'il sembloit qu'il ne manquât ce jour-là qu'un héraut au peuple pour le proclamer roi, ou à lui même assez de résolution pour oser mettre la couronne sur sa tête.

Mais ce prince étoit trop sage et trop habile pour commettre un si grand dessein aux saillies d'un peuple léger et inconstant. Il savoit combien il y a loin de ces vains applaudissemens, où le peuple s'abandonne aisément, à ces mouvemens constans qui

sont nécessaires pour soutenir une entreprise de cette nature. Ainsi, après avoir pris congé de la vice-reine, il se retira à Almada, sans vouloir même descendre à l'hôtel de Bragance, ni passer par la ville, de peur de faire de la peine aux Espagnols, que les empressemens du peuple n'avoient déjà que trop alarmés.

Pinto ne manqua pas de faire observer à ses amis la timide précaution de son maître : il leur représenta qu'il falloit profiter de son séjour à Almada, pour s'expliquer avec lui, et lui faire même une espèce de violence, pour l'engager à recevoir la couronne, et assurer par-là le salut de l'état. Les conjurés ayant approuvé cet avis, on le chargea d'obtenir de son maître une heure favorable pour lui en faire la proposition. Il n'eut pas de peine à en accepter la commission. Le duc de Bragance consentit à cette entrevue, à condition néanmoins qu'il n'y auroit au plus que trois conjurés qui conféreroient avec lui, n'ayant

pas trouvé à propos de s'expliquer devant plus de monde

Ainsi Michel d'Almeïda, Antoine d'Almada et Mendoze se rendirent chez lui la nuit, et ayant été introduits secrètement dans le cabinet du prince, d'Almada, qui portoit la parole pour les autres, lui représenta vivement le malheureux état du royaume, où toutes les conditions avoient également à souffrir de l'injustice et de la cruauté des Castillans; que lui-même, tout grand prince qu'il étoit, n'étoit pas à couvert de leurs attentats; qu'il étoit trop éclairé, pour ne pas s'appercevoir avec quelle application le ministre cherchoit à le perdre; qu'il n'avoit d'asile, pour échapper à ses mauvais desseins, que le trône; et que pour l'y porter, il étoit chargé de lui offrir les services d'un nombre considérable de gens de qualité, qui sacrifieroient leurs biens avec plaisir, et qui étoient tous prêts à exposer leur vie pour ses intérêts, et pour venger la nation de la tyrannie des Castillans.

Il lui dit ensuite que l'on n'étoit plus au temps de Charles-Quint et de Philippe II, où les Espagnols donnoient des lois et se faisoient craindre presque dans toute l'Europe; que cette monarchie qui embrassoit autrefois de si vastes desseins, avoit bien de la peine à présent à conserver son ancien domaine, attaquée, et souvent battue par les François et les Hollandois, qui lui faisoient la guerre; que la Catalogne occupoit seule toutes ses forces; qu'elle étoit sans troupes considérables, sans argent, et gouvernée par un prince foible, qui étoit gouverné lui-même par un ministre odieux à tout le royaume.

Il lui fit envisager l'alliance et la protection qu'il pouvoit espérer des princes de l'Europe, ennemis naturels de la maison d'Autriche; que la Hollande et la Catalogne lui apprenoient ce qu'il devoit attendre d'un grand ministre, dont le génie sublime et élevé sembloit n'être appliqué qu'à la ruine de la maison d'Autriche; que la mer lui

ouvroit un chemin assuré pour en recevoir les secours nécessaires; enfin, que le royaume se trouvant délivré de la plûpart des garnisons Castillannes, que le roi d'Espagne avoit été obligé de retirer de Portugal pour grossir son armée de Catalogne, il ne pouvoit jamais trouver de conjonctures plus favorables pour faire valoir ses droits légitimes, pour mettre ses grands biens, sa maison et sa vie en sûreté, et pour délivrer son pays d'un esclavage et d'une tyrannie insupportables.

Ce discours étoit, comme l'on peut juger, fort au goût du duc de Bragance; mais se renfermant dans le caractère froid et modéré qui lui étoit naturel, il ménagea tellement les termes de sa réponse aux députés, qu'il sembloit ni leur ôter rien de leur espérance, ni aussi l'augmenter.

Il leur dit qu'il convenoit avec eux de l'état déplorable où les Espagnols avoient réduit le royaume, et que lui-même n'étoit pas sans danger; qu'on ne pouvoit trop

louer le zèle qu'ils faisoient paroître pour le bien de leur patrie, et qu'il leur étoit, en particulier, bien obligé des vues favorables qu'ils avoient pour ses intérêts : mais, après tout, qu'il doutoit qu'il fût encore temps de songer à des remèdes aussi violens que ceux qu'on lui proposoit, et qui avoient toujours des suites terribles, quand ils ne réusissoient pas entièrement.

A cette réponse, qu'il ne voulut pas faire plus positive, il ajouta des manières si caressantes, et des remerciemens si honnêtes à chacun d'eux en particulier, qu'ils jugèrent bien que leur députation avoit été agréablement reçue ; mais qu'après tout, ils ne devoient guères attendre que le prince fît d'autres pas dans cette entreprise, que d'y donner son consentement quand ils l'auroient mise en état, et que le succès n'en fût plus douteux.

Après avoir pris de nouvelles mesures avec Pinto, il s'en retourna aussi-tôt à Villaviciosa, avec des inquiétudes qu'il n'ayoit point

encore éprouvées, et qui ne lui permirent pas de sentir les plaisirs qu'il avoit goûtés jusques-là dans une vie privée.

Il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il communiqua à la duchesse sa femme les propositions qu'on lui avoit faites. Cette princesse étoit Espagnole de naissance, soeur du duc de Medina Sidonia, grand d'Espagne, et gouverneur d'Andalousie. Elle étoit née avec une forte inclination pour tout ce qui paroissoit grand, et cette inclination étoit peu-à-peu devenue une passion démesurée pour la gloire et pour l'élévation. Le duc son père, qui s'étoit apperçu qu'on ne devoit pas moins attendre de son esprit que de son courage, avoit pris soin de cultiver un si beau naturel avec une application singulière. Il avoit mis auprès d'elle des personnes habiles, qui lui avoient inspiré des sentimens pleins de cette ambition, que l'on regarde dans le monde comme quelque chose de noble, et comme la première vertu des

princes. * Elle s'étoit appliquée de bonne heure à démêler les différens caractères des hommes, et à deviner, par les dehors les plus fins et les plus délicats, les sentimens les plus cachés de ceux qu'elle voyoit; et, par cette attention, elle étoit devenue si habile et si pénétrante, qu'il n'y eut rien de caché pour elle dans le cœur des courtisans les plus dissimulés. En un mot, il ne lui manquoit ni courage pour entreprendre les choses les plus difficiles, pourvu qu'elles lui parussent grandes et glorieuses, ni lumières pour trouver le moyen d'y parvenir. Ses manières étoient nobles, grandes, aisées, et pleines d'une certaine douceur majestueuse, qui inspiroit de l'amour et du respect à tous ceux qui l'approchoient.

Elle prit toutes les manières du Portugal

* Ad hæc, politicas artes, bonos et malos regiminis dolos, dominationis arcana, humani latibula ingenii, non modò intelligere mulier, sed et pertractare quoque ac provehere, tam naturâ quàm disciplinâ mirificè instructa fuit. *Caët. Passar. de Bello Lusitano.*

avec

avec tant de facilité, qu'elle sembloit être née à Lisbonne. Elle s'appliqua d'abord à gagner l'estime de son mari, et elle y réussit parfaitement par l'austérité de sa conduite, par une dévotion solide, et par une complaisance parfaite pour la plûpart de ses goûts. Elle négligeoit tous les plaisirs qui font l'amusement des personnes de sa qualité et de son âge, et ne paroissoit occupée, même dans ses heures de loisir, que des choses qui pouvoient embellir son esprit, et rendre son jugement plus juste.

Le duc de Bragance étoit charmé de posséder une personne si accomplie. Il avoit pour elle une estime infinie et une confiance parfaite : il n'entreprenoit jamais rien sans la consulter : ainsi il n'avoit garde de s'engager plus avant dans une affaire aussi importante, qu'il n'eût pris son avis, et consulté toutes choses avec elle.

Il lui découvrit donc le plan de la conjuration, les noms des conjurés, l'ardeur qu'ils faisoient paroître pour la faire réussir,

et ce qui s'étoit passé, tant à Lisbonne, que dans la conférence d'Almada. Il ajouta, que, sur la nouvelle du voyage de Catalogne, il avoit pressenti que la noblesse étoit résolue d'éclater plutôt que de sortir du royaume, et qu'il étoit à craindre qu'à son refus ils ne portassent leurs vues d'un autre côté et sur un autre chef. Que cependant il ne pouvoit s'empêcher de lui avouer, que la grandeur du péril l'épouvantoit; que quand il n'avoit envisagé que le dessein de s'élever sur le trône, cette idée flatteuse de grandeur s'étoit agréablement emparée de son esprit; mais qu'à présent qu'il falloit essayer la fortune, et courir tous les risques d'une entreprise aussi dangereuse, il ne pouvoit envisager sans quelque frayeur, le péril où il s'alloit jetter, lui et toute sa maison; qu'il y avoit peu de fond à faire sur l'humeur du peuple inconstant, que la moindre difficulté rebute et dissipe facilement; que ce n'étoit pas assez d'avoir la noblesse de son côté, si elle n'étoit appuyée des grands du royaume; mais que, bien loin de se

flatter qu'ils entrassent dans ses intérêts, il les trouveroit toujours en son chemin comme ses plus cruels ennemis; la jalousie naturelle aux hommes ne leur permettant pas de faire leur maître de celui qui étoit leur égal.

Ces considérations jointes à beaucoup d'autres, prises du côté de la puissance du roi d'Espagne, et du peu de sûreté qu'il y avoit à se confier au secours des étrangers, balançoient dans l'ame de ce prince la passion qu'il avoit de régner. Mais la duchesse, dont l'ame étoit plus ferme et l'ambition plus vive, entra parfaitement dans le dessein de la conjuration. La vue d'une si grande entreprise ne fit qu'exciter son courage, et réveiller ses désirs d'élévation. Elle demanda au duc, en cas qu'à son refus le Portugal se tournât en république, quel parti il prendroit entre ce nouveau gouvernement et le roi d'Espagne. Le duc lui dit qu'il seroit toute sa vie inviolablement attaché aux intérêts de sa patrie. Votre

résolution, lui dit la duchesse, me fournit la réponse que je dois vous faire, et que vous deviez faire même aux députés de la noblesse; et puisque vous voulez bien vous exposer aux plus grands dangers en qualité de sujet de la république, il est plus avantageux, et il vous sera bien plus glorieux de tenter la fortune pour défendre une couronne qui vous appartient, et que le peuple et la noblesse vous veulent mettre sur la tête. Elle lui représenta ensuite, avec beaucoup de force, les droits incontestables qu'il avoit à la couronne; que dans le malheureux état où les Castillans avoient réduit le Portugal, il n'étoit pas permis à un homme de sa qualité et de son rang de demeurer dans l'indifférence; que ses enfans et toute sa postérité reprocheroient à sa mémoire, comme une lâcheté indigne de son sang, de n'avoir pas profité d'une occasion si favorable. Ensuite, elle exagéra à ce prince la douceur de régner dans un lieu où il n'obéissoit même qu'avec crainte, les charmes d'une couronne, la facilité de s'en

emparer ; que quand même il n'auroit pas le secours étranger qu'on lui offroit, il étoit assez puissant par lui-même en Portugal pour en chasser les Espagnols, surtout dans la conjoncture de la révolte de la Catalogne. Enfin, elle sut lui montrer la couronne par des côtés si brillans, qu'elle le détermina entièrement. Mais elle entra dans la vue qu'il avoit de laisser grossir le nombre des conjurés, avant que de se déclarer plus positivement, et de ne paroître ouvertement dans cette affaire, qu'au moment de l'exécution.

Cependant, la cour n'étoit pas sans inquiétude. Ces marques extraordinaires de joie, que le peuple de Lisbonne avoit fait paroître à la vue du duc de Bragance, avoient fait impression sur le ministre.

Il commençoit à soupçonner qu'il se faisoit à Lisbonne des assemblées secrètes ; et certains bruits, qui pour l'ordinaire marchent sourdement à la tête des grands événemens, augmentoient fort son inquiétude.

Le roi tint sur cela plusieurs conseils ; et on résolut, pour ôter aux Portugais l'espoir de réussir dans la révolte qu'ils pouvoient méditer, de faire venir incessamment à Madrid le duc de Bragance, le seul chef qui étoit à craindre dans ce royaume. Le comte-duc lui envoya un courier, et lui manda que le roi vouloit être instruit par sa bouche, et conférer avec lui de l'état où étoient les troupes et les places de Portugal ; qu'il étoit fort souhaité à la cour par ses amis ; et qu'il ne devoit pas douter qu'il n'y fût reçu avec toute la distinction qui étoit due à sa naissance et à son mérite.

Un coup de foudre ne l'auroit pas surpris davantage, qu'il le fut par cette nouvelle. Les empressemens et les différens prétextes que l'on employoit pour le tirer de Portugal, le confirmèrent dans la pensée que l'on en vouloit à sa personne, et que sa perte étoit résolue. Ce n'est plus par des emplois ou de feintes caresses qu'on l'attaque ; ce sont des ordres précis, et qui seront suivis de la force et de la violence, s'il désobéit. La

crainte d'être trahi s'empara de son esprit ; et comme ceux qui roulent de grands desseins dans leur tête croient que le monde, appliqué à leurs démarches, devine toujours leur secret, ce prince habile, mais un peu timide et défiant, se crut précipité dans les plus grands malheurs.

Cependant, pour gagner du temps, et pour avoir le loisir d'avertir les conjurés du péril où il se trouvoit, il dépêcha à Madrid, par l'avis de la duchesse sa femme, un gentilhomme de sa maison, homme d'esprit et fidèle, pour assurer le ministre qu'il se rendroit incessamment auprès du roi. Mais il lui avoit ordonné en secret de prendre de temps en temps différens prétextes pour excuser son retardement, et il prétendoit ainsi prévenir l'orage en avançant la conspiration. Ce gentilhomme ne fut pas plutôt à Madrid, qu'il assura le roi et le premier ministre que son maître le suivoit. Il prit un grand hôtel, qu'il fit meubler magnifiquement ; il arrêta en même-temps un nombre considérable de

domestiques, à qui il donna par avance des livrées. Il faisoit tous les jours des dépenses excessives : enfin il n'oublia rien pour faire croire que ce prince arriveroit incessamment, et qu'il vouloit paroître à la cour dans tout l'éclat de sa naissance.

Il feignit, quelques jours après, d'avoir reçu avis qu'il étoit malade considérablement. Ensuite ayant usé ce prétexte, qui ne pouvoit durer long-temps, il présenta un mémoire au premier ministre, où il demandoit, au nom du duc, son maître, que le roi réglât le rang qu'il devoit avoir à la cour. Il croyoit faire durer long-temps cette affaire par l'opposition des grands, qui pourroient intervenir pour soutenir leurs droits. Mais le ministre, à qui tous ces retardemens devenoient suspects, applanit toutes les difficultés, fit décider la chose par le roi en sa faveur, et d'une manière qui lui devoit être fort honorable; tant il avoit de passion de le faire sortir de son pays, et de le voir à Madrid.

Les conjurés n'eurent pas plutôt appris

les ordres que le duc avoit reçus de la cour, que craignant qu'il n'y déférât trop promptement, ils firent partir incessamment Mendoze pour le rassurer, et pour le déterminer en même-temps à prendre généreusement son parti. Ils firent choix de ce seigneur, parce qu'étant gouverneur d'une place proche Villaviciosa, le prétexte d'aller à son gouvernement cachoit aux Espagnols l'intention secrète de son voyage. Il prit son temps pour rencontrer ce prince à la chasse. Ils s'enfoncèrent aussitôt dans le bois; et s'étant arrêtés dans un endroit écarté, Mendoze lui remontra le péril où il s'alloit jetter en allant à la cour; qu'il ruinoit absolument l'espérance de la noblesse et du peuple, en se remettant avec trop de confiance entre les mains de ses ennemis; qu'il y avoit un très-grand nombre de gentilshommes qualifiés, résolus de sacrifier leurs biens et leur vie pour son service, qui n'attendoient que son aveu pour éclater; que le moment étoit venu, où il falloit choisir ou la mort ou la couronne;

qu'il étoit dangereux de différer d'avantage, et qu'il ne devoit pas douter qu'une affaire de cette importance, répandue parmi tant de gens, ne vînt enfin à la connoissance des Espagnols. Le duc lui répondit qu'il entroit dans ses sentimens, et qu'il pouvoit assurer ses amis qu'il étoit entièrement résolu de se mettre à leur tête.

Mendoze s'en retourna d'abord chez lui ; pour faire perdre à ceux qui eussent pu l'observer, les soupçons que pouvoit causer son voyage. Il se contenta de mander aux conjurés qu'il s'étoit trouvé à une partie de chasse, et que le gibier s'étoit fait battre long-temps ; mais qu'à la fin la chasse avoit été heureuse. Il s'en retourna peu de jours après à Lisbonne. Il apprit à ses amis le succès de son voyage, et que le prince demandoit Pinto. Ils le firent partir en même-temps, avec toutes les instructions nécessaires pour l'informer du plan et des moyens de l'exécution. Pinto lui apprit en arrivant, que la cour de Lisbonne étoit sérieusement

brouillée, que la vice-reine se plaignoit hautement de l'insolence et de la fierté de Vasconcellos ; qu'elle ne pouvoit plus souffrir que toutes les dépêches de la cour d'Espagne lui fussent adressées, pendant que, revêtue d'un titre imaginaire, elle demeuroit sans fonction et sans autorité. Ses plaintes étoient d'autant mieux fondées, que c'étoit une princesse d'un grand mérite, et qui se sentoit capable de remplir dignement toute l'étendue de son emploi. Mais elle ne s'appercevoit pas que c'étoit son mérite même et la grandeur de son esprit, qui étoient la principale raison pour laquelle on lui donnoit si peu de part dans le gouvernement. Pinto fit remarquer à son maître combien cette mésintelligence étoit favorable à ses desseins : qu'il ne pouvoit prendre une conjoncture plus heureuse que les divisions du palais, qui laissoient moins d'attention au ministre d'Espagne pour observer ses démarches.

Le duc de Bragance, depuis le départ de Mendoze, étoit retombé dans ses irrésolu-

tions ordinaires. Plus l'affaire s'engageoit, et plus ses incertitudes augmentoient. Pinto fit tous ses efforts pour l'empêcher de balancer davantage; et mêlant des menaces à ses raisons et à ses prières, il lui déclara qu'il seroit proclamé roi malgré qu'il en eût, sans qu'il pût tirer d'autre fruit de son irrésolution, que de courir un plus grand péril et de faire de plus grandes pertes. La duchesse sa femme se joignit à ce fidèle domestique, et lui reprocha sa lâcheté, de préférer la sûreté d'une vie caduque, à la dignité royale. Le duc honteux de faire paroître moins de courage qu'une femme, se rendit à ses reproches et à ses raisons : il se trouvoit encore pressé par ce gentilhomme qu'il avoit envoyé à Madrid. Il lui écrivoit tous les jours, qu'il ne pouvoit plus soutenir son absence et ses retardemens auprès du ministre, qui commençoit à ne vouloir plus écouter ses excuses. Ainsi, voyant bien qu'il n'avoit pas de temps à perdre, il résolut d'éclater sans différer davantage. Il manda

cependant à ce gentilhomme, pour gagner du temps, de présenter au comte-duc d'Olivarès, qu'il seroit déjà arrivé à Madrid, s'il avoit eu assez d'argent pour en faire le voyage, et pour y paroître selon sa naissance et le rang qu'il tenoit dans le royaume; et que, sitôt qu'il auroit pu recouvrer les fonds nécessaires, il partiroit pour se rendre à la cour.

Il examina ensuite avec la duchesse et avec Pinto plusieurs moyens différens pour l'exécution de son dessein. Enfin le duc s'arrêta à celui-ci : que l'on s'assureroit d'abord de Lisbonne, qui étant la capitale, donneroit le branle à tout le royaume : que le même jour qu'ils feroient déclarer cette grande ville en sa faveur, il se feroit proclamer roi de Portugal dans toutes les villes de ses dépendances; que ceux de ses amis qui étoient gouverneurs de places en fissent autant dans les lieux où ils commandoient; que jusques aux bourgs et aux villages dont les conjurés étoient seigneurs, on fît soulever le peuple,

afin que cette grande nouvelle, comme un embrasement général, se répandant dans tout le royaume, entraînât tous les peuples, sans que le peu d'Espagnols qui étoient restés dans le Portugal sussent où porter leurs armes. Qu'il feroit entrer son régiment dans la ville d'Elvas, dont le gouverneur étoit tout à lui. Que pour la manière dont ils se rendroient maîtres de Lisbonne, il ne pouvoit leur prescrire rien de particulier; cela dépendant des occasions du jour où ils l'entreprendroient. Que cependant il étoit d'avis qu'ils tournassent leurs premiers efforts du côté du palais, afin de s'assurer de la personne de la vice-reine et de tous les Espagnols, qui pourroient servir d'otages pour faire rendre la citadelle, qui sans cela pourroit incommoder la ville quand on en seroit maître.

Il lui donna deux lettres de créance pour d'Almeïda et Mendoze, où il leur marquoit que le porteur étant chargé de ses intentions, il ne leur écrivoit que

pour leur dire seulement qu'il souhaitoit qu'ils ne manquassent ni de fidélité à leurs promesses, ni de courage et de vigueur dans l'exécution. Cela fait, le duc renvoya promptement Pinto à Lisbonne, après lui avoir donné toutes les marques de confiance qui pouvoient l'assurer de tenir toujours la même place auprès de lui, quelque heureux que fût le changement qu'il espéroit dans sa fortune.

Il ne fut pas plutôt à Lisbonne, qu'il rendit les lettres à d'Almeïda et à Mendoze. Ils envoyèrent querir aussi tôt Lemos et Corée, que Pinto avoit mis dans les intérêts de son maître depuis long-temps. C'étoient deux riches bourgeois, qui avoient beaucoup de crédit parmi le peuple, ayant passé par toutes les charges de la ville, et disposant d'un nombre considérable d'artisans qui étoient à leurs gages. Ils avoient pris soin l'un et l'autre de fomenter de longue main et d'entretenir l'aversion des bourgeois contre les Espagnols, par les

bruits qu'ils répandoient sourdement de nouveaux impôts qu'on devoit exiger au commencement de l'année. Ils avoient même congédié exprès plusieurs de leurs ouvriers, principalement les plus mutins, sous prétexte que le commerce étant ruiné, ils ne pouvoient plus les entretenir; mais en effet afin que la misère et la faim les portassent plus aisément à se soulever : et cependant ils les assistoient de temps en temps, afin de les avoir toujours à leur dévotion. Ils avoient outre cela des intelligences secrètes avec les principaux de chaque quartier; ensorte qu'ils assurèrent les conjurés, que pourvu qu'ils fussent avertis la veille de l'exécution, ils s'engageoient à faire soulever la plus grande partie du peuple à telle heure qu'on voudroit.

Pinto, assuré des artisans, tourna ses soins du côté des autres conjurés : il les exhorta tous en particulier de se tenir prêts pour l'exécution, au premier avis qu'ils en recevroient; qu'ils s'assurassent de

de leurs amis, sous prétexte de quelque querelle particulière, sans leur confier l'occasion où on les vouloit employer : bien des gens pouvant fournir du courage et de la résolution l'épée à la main, qui ne sont pas capables de soutenir de sang froid tout le poids d'un secret important.

Les ayant trouvés tous fermes, intrépides, pleins d'ardeur et d'impatience de se venger des Espagnols, il en conféra avec d'Ameïda, Mendoze, d'Almada et Mello, qui, trouvant toutes choses dans l'état qu'on le pouvoit souhaiter, fixèrent le jour de l'exécution à un samedi premier décembre. On en donna avis aussi-tôt au duc de Bragance, afin que de son côté il se fît proclamer roi le même jour dans toute la province d'Alentejo, qui relevoit presque toute entière de lui ; et ils convinrent, avant que de se séparer, de se trouver encore une fois ensemble, afin de prendre les dernières mesures pour l'exécution.

Le 25 novembre, ils se rendirent la nuit

à l'hôtel de Bragance, comme ils en étoient convenus. Ils trouvèrent qu'ils pouvoient compter à-peu-près sur cent cinquante gentilshommes, la plûpart chefs de maisons, avec tous leurs domestiques, et environ deux cents bourgeois et artisans, tous gens de main, dont on étoit assuré, et qui par leur crédit dans la ville entraîneroient aisément le reste du peuple.

La mort de Vasconcellos fut résolue, comme d'une victime qui étoit due au ressentiment de tout le Portugal. Il y en eut qui proposèrent de traiter de même l'archevêque de Brague : ils représentèrent que c'étoit un homme redoutable par la grandeur de son génie ; qu'on ne devoit pas croire qu'il regardât d'un œil indifférent le mouvement qu'ils alloient faire ; qu'il pourroit remplacer le secrétaire en se mettant à la tête des Espagnols et de leurs créatures qui étoient dans la ville ; que pendant qu'on seroit attaché à se rendre maître du palais, il pourroit se jetter dans

la citadelle, ou venir au secours de la vice-reine, à laquelle on savoit bien qu'il étoit tout dévoué ; que dans une affaire aussi importante, il ne falloit point laisser d'ennemis derrière eux, qui pussent les faire repentir d'une fausse pitié, et d'une compassion qu'ils auroient eue à contre-temps.

Ces raisons firent consentir la plus grande partie de l'assemblée à sa mort ; et ce prélat couroit le même risque que Vasconcellos, si dom Michel d'Almeïda n'eût pris son parti. Il remontra aux conjurés, que la mort d'un homme de ce caractère, et revêtu d'une aussi grande dignité, les rendroit odieux à tout le monde ; que c'étoit attirer sur le duc de Bragance la haine de tout le clergé et de l'inquisition, gens redoutables aux plus grands princes, et qui joindroient aux noms de rebelle et d'usurpateur, celui d'excommunié ; que le prince lui-même seroit au désespoir que l'on marquât son avénement à la couronne par une

action si cruelle; qu'il s'offroit de veiller sur sa conduite de si près le jour de l'exécution, qu'il ne pourroit rien entreprendre au préjudice de l'intérêt public. Enfin, il parla si fortement en sa faveur, qu'il obtint de ses amis la vie de ce prélat, lesquels ne la purent refuser à un homme de ce mérite.

Il ne restoit plus qu'à régler la marche et l'ordre de l'attaque. Ils arrêtèrent qu'ils se partageroient en quatre bandes, pour se jetter dans le palais en même-temps par quatre endroits différens, afin d'occuper toutes les avenues, sans que les Espagnols pussent communiquer ensemble, ou se secourir mutuellement. Que dom Michel d'Almeïda attaqueroit la garde allemande, qui étoit à l'entrée du palais; que le grand veneur Mello, son frère, et dom Estevan d'Acugna, à la tête des bourgeois, surprendroient une compagnie d'Espagnols qui montoient tous les jours la garde devant un endroit du château, qu'on appeloit le

Fort : que Teillo de Menezès, le grand chambellan Emmanuel Saa, et Pinto, se rendroient maîtres de l'appartement de Vasconcellos, dont ils se déferoient sur-le-champ ; et que dom Antoine d'Almada, Mendoze, dom Carlos Norogna et Antoine de Salsaigne, s'assureroient de la personne de la vice-reine, et de tous les Espagnols qui étoient dans le palais, pour servir comme d'otages s'il en étoit besoin. Que, pendant qu'ils seroient occupés à se rendre maîtres chacun de leurs postes, on détacheroit quelques cavaliers avec des principaux bourgeois, pour proclamer dans la ville dom Juan, duc de Bragance, roi de Portugal. Qu'ayant assemblé le peuple dans les rues, ils s'en serviroient pour se jetter du côté où il paroîtroit encore quelque résistance. On se sépara, dans la résolution de se trouver le samedi premier décembre, les uns chez dom Michel d'Almeïda, et les autres chez d'Almada et Mendoze, où les conjurés devoient s'armer.

Pendant que les amis du duc de Bragance travailloient à Lisbonne avec tant de chaleur pour ses intérêts, et que lui-même n'oublioit rien pour s'assurer de toute sa province, le premier ministre, alarmé de ses retardemens, lui dépêcha un courier, qui lui portoit un ordre exprès de partir incessamment pour se rendre à la cour; et afin que ce prince ne pût prétexter le défaut d'argent pour faire son voyage, le courier lui remit entre les mains, de la part du comte-duc, une ordonnance de dix mille ducats à prendre sur le trésor royal.

C'étoit s'expliquer en termes clairs et intelligibles. Le duc ne pouvoit différer davantage, sans se rendre suspect avec justice. Il n'avoit plus aucune raison pour se dispenser d'obéir aux ordres du roi : il devoit craindre qu'un plus long retardement n'attirât enfin de Madrid des ordres fâcheux, qui auroient pu déconcerter tous ses desseins et ruiner absolument l'entreprise. Ce ne fut pas aussi la manière dont il se servit

pour parer à des ordres si pressans. Il fit partir aussi-tôt la plus grande partie de sa maison, à laquelle il fit prendre le chemin de Madrid.

Il donna tous les ordres dans son gouvernement, à la vue du courier, comme une personne qui est prête à faire un grand voyage. Il dépêcha dans le même moment un gentilhomme à la vice-reine, pour lui donner avis de son départ. Il écrivit au premier ministre, qu'il seroit au plus tard dans huit jours à la cour; et afin d'avoir un témoin qui déposât en sa faveur, il intéressa le courier par une somme d'argent qu'il lui fit donner, sous prétexte de payer sa course, et de reconnoître la peine qu'il avoit prise de lui apporter les ordres du roi. Il avertit en même-temps les conjurés des nouveaux ordres qu'il avoit reçus de la cour, leur faisant voir la nécessité qu'il y avoit d'exécuter leurs desseins le jour dont on étoit convenu, de peur d'être prévenu par les Espagnols. Mais ils étoient eux-mêmes

dans un embarras qui ne leur permettoit guères de pouvoir rien entreprendre si promptement.

Il y avoit à Lisbonne un homme de qualité qui faisoit paroître dans toutes les occasions une haine violente contre le gouvernement des Espagnols : il ne les appeloit jamais que des tyrans et des usurpateurs. Il déclamoit publiquement contre leurs injustices ; mais sur-tout il paroissoit déchaîné contre le voyage de Catalogne, sur lequel il faisoit mille pronostics fâcheux. D'Almada, l'ayant entretenu plusieurs fois, crut qu'il n'y avoit pas dans tout Lisbonne un meilleur Portugais, et qu'il seroit ravi d'apprendre que l'on travailloit efficacement à la liberté de son pays. Mais quel fut son étonnement, quand l'ayant conduit dans un lieu écarté pour lui découvrir la conjuration, cet homme, en effet aussi timide et aussi lâche qu'il étoit audacieux dans ses paroles, se défendit d'y avoir part, et de vouloir prendre aucun engagement avec les conjurés,

sous prétexte du peu de solidité qu'il voyoit dans cette affaire. Fier et intrépide, tant qu'il crut la chose fort éloignée, mais timide et retenu à la vue du péril qu'il falloit partager : Où sont, dit-il à d'Almada, les forces nécessaires pour soutenir un aussi grand dessein ? Quelle armée avez-vous à opposer aux troupes Espagnoles, qui se répandront dans tout le pays au premier mouvement que vous ferez paroître ? Quels sont les grands qui sont à la tête de cette affaire ? Et ont-ils eux-mêmes les fonds nécessaires pour subvenir aux frais d'une guerre civile ? Je crains bien, ajouta-t-il, qu'au lieu de travailler à nous venger des Espagnols, et à la liberté du royaume, vous ne contribuiez à sa ruine, en leur donnant le prétexte qu'ils cherchent depuis si long-temps, d'achever de ruiner le Portugal.

D'Almada, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à ces sentimens, au désespoir d'avoir si mal placé son secret, ne lui répondit qu'en mettant l'épée à la main ; et le pressant vive-

ment, les yeux pleins de colère : il faut, lui dit-il, que tu m'arraches la vie avec mon secret, ou que je te punisse de l'avoir surpris par tes discours pleins d'imposture. Mais l'autre, dont la prudence alloit toujours à éloigner le péril le plus présent, consentit, à la vue d'une épée nue, à tout ce que d'Almada voulut. Il offrit d'entrer dans la conjuration, il trouva même des raisons pour détruire les premières qu'il avoit avancées. Il fit plusieurs sermens de garder inviolablement le secret. Enfin il n'oublia rien pour persuader à d'Almada que ce n'étoit ni faute de courage, ni manque de ressentiment contre les Espagnols, s'il n'avoit pas goûté d'abord les propositions qu'il lui avoit faites.

Ses promesses et ses sermens ne rassurèrent pas si fort d'Almada, qu'il ne lui restât beaucoup d'inquiétude de cette aventure. Sans perdre son homme de vue, il avertit les principaux conjurés de l'accident qui lui étoit arrivé. L'alarme se répandit

aussi-tôt parmi eux. On fit plusieurs réflexions sur la légéreté et l'inconstance de cet homme: on craignit que la vue du péril qu'il faudroit partager, ou l'espérance d'une grosse récompense, ne le rendissent infidèle, malgré toutes leurs précautions. Là-dessus, ils résolurent de différer l'exécution de leurs desseins, et ils forcèrent Pinto d'écrire à son maître de remettre de son côté à faire éclater l'entreprise, qu'il eût reçu de leurs nouvelles. Mais Pinto, qui connoissoit bien de quelle importance il est dans de pareilles affaires de différer d'un seul jour, écrivit secrètement au prince de n'avoir aucun égard à sa lettre; que ce n'étoit qu'une terreur panique des conjurés, dont ils seroient revenus avant que le courier fut arrivé à Villaviciosa.

En effet, voyant le lendemain que personne ne branloit, ils eurent honte d'avoir pris l'alarme si chaudement; et celui qui leur avoit causé cette inquiétude, leur ayant donné de nouvelles assurances de la fidélité

qu'il leur avoit promise, soit qu'il eût pris des sentimens plus généreux, ou par la crainte de s'embarquer mal-à-propos dans l'accusation de tant de gens de qualité, ils remirent l'exécution au jour déterminé. Mais à peine étoient-ils sortis de cet embarras, qu'ils retombèrent dans un autre, qui ne leur causa pas moins d'inquiétude.

Pinto avoit pris la précaution de tenir toujours plusieurs des conjurés répandus dans le palais, pour découvrir ce qui se passoit. Ils affectoient de se promener indifféremment comme des courtisans oisifs, lorsque la veille de l'exécution, qui devoit commencer par la mort de Vasconcellos, ils apperçurent ce ministre qui s'embarquoit sur le Tage. D'autres que des conjurés n'y auroient seulement pas fait d'attention, parce qu'il étoit aisé de voir qu'il pouvoit passer de l'autre côté du fleuve pour plusieurs raisons où ils n'avoient point de part. Cependant l'alarme se répandit aussi tôt parmi eux : ils se persuadèrent que cet homme fin et ha-

bile, qui avoit des espions de tous côtés, avoit découvert quelque chose de la conjuration. On ne douta point qu'il ne fût passé de l'autre côté du fleuve, pour faire entrer dans la ville quelques troupes qui étoient répandues dans les villages voisins. Aussitôt l'image des supplices, avec toutes les horreurs de la mort, se présenta à l'esprit de plusieurs : la peur leur faisoit voir leurs maisons environnées d'officiers de justice pour les arrêter : déjà quelques-uns songeoient à se sauver en Afrique ou en Angleterre, pour se dérober à la cruauté des Espagnols. Enfin, ils passèrent une partie de la nuit dans ces agitations, et, pour ainsi dire entre la vie et la mort, lorsque ceux des conjurés qui étoient restés sur le port pour observer ce qui se passeroit, vinrent leur apprendre que le secrétaire étoit rentré au bruit des hautbois, n'étant sorti que pour une fête où il étoit convié. La joie succéda parmi les conjurés à leurs inquiétudes, et ils se retirèrent après s'être

assurés que rien ne branloit dans le palais ; que tout le monde dormoit dans une profonde tranquillité, et qu'on n'y songeoit à rien moins qu'à ce qui s'y devoit passer le lendemain.

Il étoit fort tard quand ils se séparèrent ; et de là au moment de l'exécution, il ne restoit que quelques heures de la nuit ; et dans ce peu de temps, il arriva encore un accident aux conjurés, avant que la conjuration eut pu éclater : tant il est vrai que de pareilles entreprises sont toujours très-incertaines, et souvent fort périlleuses, sur-tout quand la crainte des supplices ou l'espérance des récompenses peut faire des traîtres et des infidèles ! Georges Mello, frère du grand veneur, logeoit ordinairement chez un de ses parens, qui demeuroit dans un fauxbourg éloigné de la ville. Ce seigneur crut que, comme il touchoit au moment que la conjuration alloit éclater, son parent, et qui étoit son ami depuis quelque temps, auroit lieu de se plaindre qu'il lui eût caché

une affaire de cette importance, et où le bien commun de la patrie l'intéressoit comme lui; qu'il l'engageroit aisément dans la conspiration, et qu'il le meneroit avec lui au rendez-vous des conjurés. Dans cette vue, il monta à sa chambre au retour de l'assemblée, et le tirant dans son cabinet, il lui fit part de toute l'entreprise, l'exhortant à se joindre à tant d'honnêtes gens, et de s'y porter comme un homme de sa qualité devoit faire, et en véritable Portugais. L'autre, surpris d'une si étrange nouvelle, ne laissa pas d'affecter quelque démonstration de joie, de voir son pays prêt à recouvrer sa liberté. Il remercia Mello de la confiance dont il l'honoroit, et l'assura qu'il se tiendroit heureux d'exposer sa vie, et de partager le péril avec tant de gens de bien pour un dessein si juste et si glorieux.

Sur cela ils se séparèrent pour se reposer quelques heures, avant que de partir pour le rendez-vous. A peine Mello fut-il dans sa chambre, qu'il se repentit de l'excès de sa

confiance. Il se reprocha d'avoir mis inconsidérément la destinée de tant de gens de mérite entre les mains d'un homme dont il n'étoit pas assez assuré : il lui sembla même qu'il avoit démêlé dans ses yeux et dans toute sa contenance une inquiétude secrète, et des marques de surprise et de frayeur à la vue d'une entreprise si périlleuse. Enfin il craignit que la peur des supplices, ou l'espérance d'une récompense assurée, ne le déterminât à révéler son secret.

Plein de ces réflexions, qui agitoient son esprit, il se promenoit à grands pas dans sa chambre, lorsqu'un bruit confus de gens qui parloient assez bas, et comme en secret, ayant attiré son attention, il ouvrit la fenêtre pour mieux entendre ce qui se disoit. A la faveur d'une lumière assez sombre, il apperçut son parent à la porte de la maison prêt à monter à cheval. Aussi-tôt la colère et la fureur s'emparant de son ame, il descendit brusquement de sa chambre, et courant à lui l'épée à la main, il lui demanda fièrement

ment quelle affaire extraordinaire le faisoit sortir de sa maison au milieu de la nuit, quel dessein il avoit, et où il vouloit aller. L'autre, extrêmement surpris, cherchoit de mauvaises raisons pour justifier sa sortie : mais Mello, le menaçant de le tuer, le contraignit de remonter dans sa chambre ; et s'étant fait apporter les clefs de la maison, il le garda à vue jusqu'à ce que l'heure de l'exécution étant arrivée, il le détermina de venir avec lui se joindre aux autres conjurés.

Enfin, le jour parut, où le succès alloit décider si le duc de Bragance méritoit le titre de roi et de libérateur de la patrie, ou le nom de rebelle et d'ennemi de l'état.

Les conjurés se rendirent de grand matin chez dom Michel d'Almeïda, et chez les autres seigneurs, où ils devoient s'armer. Ils y parurent tous avec tant de résolution et de confiance, qu'ils sembloient aller à une victoire certaine. Ce qui est remarquable, c'est que dans un si grand nombre,

composé de prêtres, de bourgeois et de gentilshommes, qui étoient la plûpart animés par des intérêts différens, il n'y en eut pas un qui manquât à sa parole et à la fidélité qu'il avoit promise. Chacun pressoit le moment de l'exécution, comme s'il avoit été le chef et l'auteur de l'entreprise, et que la couronne dût être la récompense des périls où il s'exposoit. Plusieurs femmes même voulurent avoir part à la gloire de cette journée. L'histoire conserve la mémoire de Dona Philippe de Villènes, qui arma de ses propres mains ses deux fils; et après leur avoir donné leurs cuirasses: « Allez, mes enfans, leur dit-elle, éteindre la tyrannie, et nous venger de nos ennemis; et soyez sûrs que si le succès ne répond pas à nos espérances, votre mère ne survivra pas un moment au malheur de tant de gens de bien. »

Tout le monde étant armé, ils se rendirent au palais par différens chemins, et la plûpart en litières, afin de mieux cacher leur

nombre et les armes qu'ils portoient. Ils se partagèrent en quatre bandes, comme on en étoit convenu, attendant avec bien de l'impatience que huit heures sonnassent, qui étoit le moment marqué pour l'exécution. Jamais le temps ne leur avoit paru si long. La crainte qu'on ne s'apperçût de leur grand nombre, et que l'heure extraordinaire où ils paroissoient au palais ne fît soupçonner au secrétaire quelque chose de leur dessein, leur causoit de cruelles inquiétudes. Enfin, huit heures sonnèrent; et Pinto ayant aussitôt tiré un coup de pistolet pour signal, comme on en étoit convenu, ils se virent en liberté d'agir.

Ils se poussèrent en même-temps brusquement, chacun du côté qui lui étoit assigné. Dom Michel d'Almeïda tomba avec sa bande sur la garde allemande, qui, prise au depourvu, la plûpart sans armes, fut bientôt défaite, sans avoir rendu presque de combat.

Le grand veneur Mello, son frère, et

dom Estevan d'Acugna, chargèrent la compagnie espagnole qui étoit en garde devant un endroit du palais qu'on appeloit le Fort. Ils étoient suivis de la plûpart des bourgeois qui avoient part à l'entreprise. Ils se jettèrent avec beaucoup de courage, l'épée à la main, dans le corps-de-garde où les Espagnols s'étoient retranchés. Mais personne ne s'y distingua davantage qu'un prêtre du bourg d'Agembuza. Il marchoit à la tête des conjurés, tenant un crucifix d'une main, et une épée de l'autre : il animoit le peuple avec une voix terrible à mettre en pièces leurs ennemis : au milieu de ses plus vives exhortations, il chargeoit lui-même les Espagnols. Tout fuyoit devant lui : car, paroissant armé d'un objet que la religion nous apprend à révérer, personne n'osoit l'attaquer, ni se défendre ; ensorte qu'après quelque résistance, l'officier espagnol, avec ses soldats, fut obligé de se rendre, et pour sauver sa vie, de crier comme les autres : vive le duc de Bragance, roi de Portugal !

Pinto s'étant ouvert le chemin du palais, se mit à la tête de ceux qui devoient attaquer l'appartement de Vasconcellos. Il marchoit avec tant de confiance et de résolution, que rencontrant un de ses amis qui lui demanda en tremblant où il alloit avec ce grand nombre de gens armés, et ce qu'il vouloit faire : « Rien autre chose, lui dit-il » en souriant, que de changer de maître, et » vous défaire d'un tyran, pour vous donner » un roi légitime. »

En entrant dans l'appartement du secrétaire, ils trouvèrent au bas de l'escalier Francisco Soarez d'Albergaria, lieutenant civil, qui ne faisoit que de sortir de chez lui. Ce magistrat, croyant d'abord que ce tumulte ne fût qu'une querelle particulière, voulut interposer son autorité pour les faire retirer. Mais entendant crier de tous côtés, vive le duc de Bragance ! il crut que son honneur et le devoir de sa charge l'obligeoient de crier, vive le roi d'Espagne et de Portugal ! ce qui lui coûta la vie : un des conjurés,

lui tira un coup de pistolet, et se fit un mérite de le punir d'une infidélité qui commençoit à devenir criminelle.

Antoine Correa, premier commis du secrétaire, accourut au bruit. Comme il étoit le ministre ordinaire de ses cruautés, et que semblable à son maître, il traitoit la noblesse avec beaucoup de mépris, dom Antoine de Menezès lui enfonça son poignard dans le sein; mais ce coup ne suffit pas pour faire sentir à ce malheureux que son autorité étoit finie : car ne pouvant comprendre qu'on osât s'attaquer à lui, et croyant qu'on l'avoit pris pour un autre, il se tourna fièrement vers Menezès, et le regardant avec des yeux pleins de vengeance et de ressentiment : « Quoi! tu oses me » frapper? » lui dit-il. A quoi l'autre ne répondit que par trois ou quatre coups redoublés qui le jettèrent sur le carreau. Cependant ses blessures ne s'étant pas trouvées mortelles, il en réchappa, pour perdre la vie quelque temps après, d'une manière

plus honteuse, par la main du bourreau.

Les conjurés s'étant ainsi défaits de ce commis qui les avoit arrêtés sur l'escalier, se pressèrent d'entrer dans la chambre du secrétaire. Il étoit alors avec Diego Garcez Palleïa, capitaine d'infanterie, qui, voyant tant de monde armé et plein de fureur, se douta bien qu'on en vouloit à la vie de Vasconcellos. Quoiqu'il n'eût aucune obligation à ce ministre, la seule générosité le fit jetter l'épée à la main hors de la porte pour en défendre l'entrée aux conjurés, et lui donner le temps de se sauver : mais ayant été blessé au bras, et ne pouvant plus tenir son épée, accablé de la multitude, il se jetta par une fenêtre, et fut assez heureux pour ne se pas tuer.

Aussi-tôt les conjurés entrèrent en foule dans la chambre du secrétaire : on le cherche par-tout, on renverse lits, tables; on enfonce les coffres pour le trouver : chacun

vouloit avoir l'honneur de lui donner le premier coup.

Cependant il ne paroissoit point, et les conjurés étoient au désespoir qu'il échappât à leur vengeance, lorsqu'une vieille servante, menacée de la mort, fit signe qu'il étoit caché dans une armoire ménagée dans l'épaisseur de la muraille, où il fut trouvé couvert de papiers.

La frayeur où le jetta la vue d'une mort qu'il voyoit présente de tous côtés, l'empêcha de dire un seul mot. Dom Rodrigo de Saa, grand chambellan, lui donna le premier un coup de pistolet: ensuite percé de plusieurs coups d'épée: les conjurés le jettèrent par la fenêtre, en criant: « Le tyran est » mort, vive la liberté, et dom Juan, roi de » Portugal! »

Le peuple qui étoit accouru au palais, poussa mille cris de joie en le voyant précipiter, et répondit par de grandes acclamations aux conjurés. Ensuite il se jeta avec fureur sur le corps de ce malheureux:

chacun en le frappant crut venger l'injure publique, et donner les derniers coups à la tyrannie.

Telle fut la fin de Michel Vasconcellos, Portugais de naissance, mais ennemi juré de son pays, et tout Espagnol d'inclination. Il étoit né avec un génie admirable pour les affaires, habile, appliqué à son emploi, d'un travail inconcevable, et fécond à inventer de nouvelles manières de tirer de l'argent du peuple; et par conséquent impitoyable, inflexible, et dur jusques à la cruauté; sans parens, sans amis, sans égards. Personne n'avoit de pouvoir sur son esprit: insensible même aux plaisirs, et incapable d'être touché par les remords de sa conscience, il avoit amassé dans l'exercice de sa charge, des biens immenses, dont une partie fut pillée dans la chaleur de la sédition. Le peuple se fit justice lui-même, et se paya par ses mains des torts qu'il prétendoit avoir reçus durant son ministère.

Pinto, sans perdre de temps, marcha pour se joindre aux autres conjurés, qui devoient se rendre maîtres du palais et de la personne de la vice-reine. Il trouva que c'en étoit déjà fait, et qu'ils avoient eu un pareil succès par tout. En effet, ceux qui étoient destinés pour attaquer l'appartement de cette princesse, s'étant présentés à la porte, et le peuple furieux menaçant d'y mettre le feu, si elle ne faisoit ouvrir promptement, la vice-reine, accompagnée de ses filles d'honneur et de l'archevêque de Bragne, se présenta à l'entrée de sa chambre, se flattant que sa présence appaiseroit la noblesse, et feroit retenir le peuple. « J'avoue, messieurs, leur dit elle, en s'avançant vers les principaux des conjurés, que le secrétaire s'est attiré justement la haine du peuple et votre indignation, par la dureté et l'insolence de sa conduite : sa mort vient de vous délivrer d'un ministre odieux. Votre ressentiment ne doit il pas être satisfait ? Songez que ces mouvemens peuvent encore

se donner à la haine publique contre le secrétaire : mais, si vous persévérez plus long-temps dans ce tumulte, vous ne pourrez vous disculper du crime de rebellion ; et vous me mettrez moi-même hors d'état de pouvoir vous excuser auprès du roi ».

Dom Antoine de Menezès lui répondit, que tant de gens de qualité n'avoient pas pris les armes seulement pour ôter la vie à un misérable qui la devoit perdre par la main du bourreau ; qu'ils étoient assemblés pour rendre au duc de Bragance une couronne qui lui appartenoit légitimement, qu'on avoit usurpée sur sa maison, et qu'ils sacrifieroient tous leur vie avec plaisir pour le remettre sur le trône. Elle vouloit lui répondre, et interposer l'autorité du roi ; mais d'Almeïda, craignant qu'un plus long discours ne ralentît l'ardeur des conjurés, l'interrompit brusquement, lui disant : Que le Portugal ne reconnoissoit plus d'autre roi que le duc de Bragance. Et en même-

temps tous les conjurés crièrent à l'envi : vive dom Juan, roi de Portugal !

La vice-reine, voyant qu'ils ne gardoient plus de mesures, crut trouver plus d'obéissance dans la ville, et que sa présence en imposeroit davantage au peuple et aux bourgeois, quand ils ne seroient plus soutenus des conjurés. Mais comme elle vouloit descendre, dom Carlos Norogna la supplia de se retirer dans son appartement, l'assurant qu'elle y seroit servie avec autant de respect que si elle commandoit encore dans le royaume ; et qu'il n'étoit pas à propos d'exposer une grande princesse aux insultes du peuple, encore en mouvement, et plein de chaleur pour sa liberté. Elle comprit aisément par ces paroles, qu'elle étoit prisonnière. Outrée de dépit, elle lui demanda avec hauteur : « Eh ! que me peut faire le peuple ? » A quoi Norogna lui répondit avec beaucoup d'emportement : « Rien autre chose, madame, que de jeter votre altesse par les fenêtres ».

L'archevêque de Brague ne put entendre Norogna sans frémir de colère. Il arracha l'épée à un soldat qui se trouva auprès de lui; et plein de fureur, voulant se jeter au travers des conjurés pour venger la vice-reine, il alloit se faire tuer, lorsque dom Michel d'Almeïda l'embrassant, le conjura de songer au péril où il s'exposoit; et le tirant par force à l'écart, il lui dit que sa vie ne tenoit à rien, et qu'il avoit eu bien de la peine à l'obtenir des conjurés, à qui sa personne étoit assez odieuse, sans qu'il les aigrît davantage par une bravoure inutile et peu convenable à un homme de son caractère. Il fut donc obligé de se retirer, et même de dissimuler toute sa colère, dans l'espérance que le temps lui fourniroit une occasion favorable pour faire éclater sa vengeance contre Norogna, et son attachement pour les intérêts de l'Espagne.

Le reste des conjurés s'assura des Espagnols qui étoient dans le palais ou dans la ville. Ils arrêtèrent le marquis de Paë-

bla, major-dome de la vice-reine, et frère aîné du marquis de Leganez; dom Dicade Gardenas, mestre de camp général; dom Fernand de Castro, intendant de marine; le marquis de Bainetto, Italien, grand écuyer de la vice-reine, et quelques officiers de marine qui étoient dans le port. Cela se passa avec autant de tranquillité, que s'ils avoient été arrêtés par un ordre du roi d'Espagne. Personne ne branla pour les secourir; et eux-mêmes n'étoient guères en état de se défendre, ayant été arrêtés la plûpart dans le lit.

Ensuite Antoine de Saldaigne, à la tête de ses amis et d'une foule de peuple dont il étoit suivi, monta à la chambre souveraine de *relation*. Il exposa à la compagnie le bonheur du Portugal, qui avoit recouvré son roi légitime; que la tyrannie venoit d'être détruite, et que les lois si long-temps méprisées, alloient reprendre leur ancienne vigueur sous un prince si sage et si juste. Son discours fut reçu avec

un applaudissement général : on n'y répondoit que par de vives acclamations en faveur du nouveau prince. Et Gonzalez de Sousa de Macedo, premier président de cette cour souveraine, et père de l'historien que nous avons consulté, prononça aussi-tôt ses arrêts au nom de dom Juan, roi de Portugal.

Pendant qu'Antoine de Saldaigne disposoit la chambre de *relation* à reconnoître le duc de Bragance pour roi, dom Gaston Coutigno tiroit des prisons tous ceux que la dureté des ministres d'Espagne y tenoit enfermés. Ces pauvres gens, passant tout d'un coup d'un affreux cachot, et de la crainte continuelle d'une mort prochaine, au plaisir de trouver leur liberté dans celle de leur pays, touchés de sentimens de reconnoissance, et agités de la peur qu'ils avoient de retomber dans leurs chaînes, composèrent comme une nouvelle compagnie de conjurés, qui n'eut pas moins d'ardeur pour affermir le trône du duc de

Bragance, que le corps de noblesse qui en avoit formé le premier dessein.

Au milieu de la joie que causoit aux conjurés le succès favorable de l'entreprise, Pinto avec les principaux n'étoit pas sans inquiétude.

Les Espagnols étoient encore dans la citadelle, d'où ils pouvoient foudroyer la ville, et faire repentir le peuple d'une joie inconsidérée. C'étoit d'ailleurs une porte assurée au roi d'Espagne pour rentrer dans la ville, et y rétablir son autorité. Ainsi, croyant n'avoir rien fait, tant qu'ils ne seroient pas maîtres de cette place, ils allèrent trouver la vice-reine, à laquelle ils demandèrent un ordre pour le gouverneur, afin qu'il la remît entre leurs mains.

Elle rejeta bien loin cette proposition; et leur reprochant leur rebellion, elle leur demanda avec indignation, s'ils vouloient aussi la rendre complice. D'Almada, irrité de son refus, plein de feu, et la colère dans les yeux, jura que si elle ne signoit

promptement

promptement l'ordre qu'on lui demandoit, il alloit sur le champ poignarder tous les Espagnols qui étoient arrêtés. La princesse, effrayée de l'emportement de cet homme, et craignant pour la vie de tant de gens de qualité, crut que le gouverneur savoit trop bien son devoir, pour déférer à un ordre qu'il devineroit aisément avoir été extorqué par violence : ainsi elle signa cet ordre ; mais il eut un autre effet qu'elle ne pensoit. Le gouverneur Espagnol, dom Louis del Campo, homme de peu de résolution, voyant à la porte de la citadelle tous les conjurés en armes, suivis d'une foule de peuple, qui menaçoit de le mettre en pièces avec toute sa garnison, s'il ne se rendoit à l'instant, se trouva fort heureux de sortir à si bon marché, et avec un titre apparent qui couvroit sa lâcheté. Il rendit la citadelle. Les conjurés, assurés de tous côtés, dépêchèrent aussi-tôt Mendoze et le grand veneur au duc de Bragance, pour lui porter ces heureuses nou-

velles, et l'assurer de la part de toute la ville, qu'il ne manquoit plus au bonheur du peuple que la présence de son roi.

Ce n'est pas que sa présence fût également souhaitée de tout le monde : les grands du royaume ne voyoient son élévation qu'avec une secrète jalousie; et ceux de la noblesse, qui n'avoient point eu part à la conjuration, observoient un silence qui marquoit leur incertitude. Il y en avoit même qui s'avançoient jusqu'à dire qu'il n'étoit pas sûr que ce prince voulût avouer une action aussi hardie, et qui auroit infailliblement des suites terribles. Les créatures des Espagnols sur-tout étoient dans une consternation étrange : ils n'osoient paroître, de peur de s'attirer le peuple encore tout furieux de sa nouvelle liberté. Chacun se tenoit renfermé chez soi, en attendant que le temps lui apprît ce qu'ils devoient craindre ou espérer des desseins du duc de Bragance.

Mais ses amis, qui étoient bien instruits de ses intentions, marchoient toujours leur

chemin. Ils s'assemblèrent au palais, pour donner quelques ordres, en attendant l'arrivée du roi. Ils déclarèrent unanimement l'archevêque de Lisbonne président du conseil, et lieutenant-général pour le roi. Il s'en défendit d'abord, remontrant que l'état présent de la ville et de tout le royaume demandoit plutôt un général, qu'un homme de son caractère. Enfin, faisant semblant de se rendre aux prières de ses amis, il convint de se charger de signer les ordres, pourvu qu'on lui donnât l'archevêque de Brague pour collègue dans l'expédition des affaires et des dépêches qu'il falloit faire avant l'arrivée du roi.

Par-là, ce prélat, fin et habile, espéroit, sous prétexte de partager avec lui l'autorité, le rendre complice, et par conséquent criminel envers les Espagnols, s'il acceptoit la qualité de gouverneur, de laquelle, après tout, il ne lui auroit jamais laissé que le titre; ou, s'il la refusoit, le perdre auprès du prince, et le rendre odieux à ses peuples mêmes, et

à tout le Portugal, comme un ennemi déclaré de tout le royaume.

L'archevêque de Brague sentit bien le piége qu'on lui tendoit : mais, comme il étoit tout dévoué au parti des Espagnols, par l'attachement qu'il avoit pour la vice-reine, il refusa hautement de prendre aucune part au gouvernement. Ainsi l'archevêque de Lisbonne s'en trouva chargé seul ; et on lui donna pour conseillers d'état, dom Michel d'Almeïda, Pierre Mendoze, et dom Antoine d'Almada.

Un des premiers soins du gouverneur, fut de se rendre maître de trois grands galions espagnols qui étoient dans le port de Lisbonne. On arma quelques barques, où toute la jeunesse de la ville se jetta, dans l'impatience de se signaler : mais on trouva ces vaisseaux sans résistance, les officiers et la plûpart des soldats ayant été arrêtés dans la ville, dans le temps que la conjuration éclata.

Il dépêcha le soir du même jour des cou-

riers dans toutes les provinces, pour inviter les peuples à rendre graces à Dieu de ce qu'ils avoient recouvré leur liberté, avec ordre à tous les magistrats des villes de faire proclamer le duc de Bragance, roi de Portugal, et de s'assurer de tous les Espagnols qu'on pourroit trouver. Ensuite il fit préparer toutes choses dans Lisbonne pour recevoir magnifiquement le nouveau prince qu'on attendoit à tous momens. L'archevêque fit entendre à la vice-reine, qu'il étoit à-propos qu'elle se retirât du palais pour faire place au roi et à toute sa maison. Il lui fit préparer un appartement dans la maison royale de Xabregas, qui étoit dans une extrémité de la ville. La princesse sortit du palais aussitôt qu'elle eut appris les intentions de l'archevêque; mais, d'un air fier et sans dire un seul mot, elle traversa toute la ville pour s'y rendre. Ce n'étoit plus cette foule de courtisans qui l'accompagnoient ordinairement: à peine avoit-elle quelques domestiques; et le seul archevêque de Brague, toujours constant dans son

attachement, lui en donna des marques publiques dans un temps qu'elles n'étoient pas sans danger pour sa vie.

Cependant le duc de Bragance souffroit de cruelles agitations, dans l'incertitude de sa destinée : tout ce que l'espérance la plus flatteuse a d'agréable, et tout ce que la crainte la plus cruelle a de terrible, lui passoient tour-à-tour dans l'esprit. L'éloignement de Villaviciosa, qui est à trente lieues de Lisbonne, l'empêchoit d'en apprendre des nouvelles aussitôt qu'il eût bien souhaité. Tout ce qu'il savoit, c'est que dans ce moment on y décidoit de sa vie et de sa fortune. Il avoit résolu d'abord, comme nous l'avons dit, de faire soulever le même jour toutes les villes de ses dépendances : mais il trouva plus à-propos d'attendre des nouvelles de Lisbonne, afin de prendre son parti, conformément à ce qui se seroit passé dans cette ville. Il lui restoit le royaume des Algarves, et la ville et la citadelle d'Elvas, où il pouvoit se retirer, si le succès n'étoit pas fa-

vorable dans la capitale ; et il crut même pouvoir encore se défendre d'avoir eu part à la conjuration, dans un temps sur-tout, où les Espagnols consentiroient aisément qu'il voulût bien être innocent.

Il avoit envoyé plusieurs couriers sur la route de Lisbonne ; et quoiqu'il attendît des nouvelles à toutes les heures, il avoit déjà passé toute la journée et une partie de la nuit dans ces agitations, lorsqu'enfin Mendoze et Mello, ayant fait une extrême diligence, arrivèrent à Villaviciosa. Ils se jetèrent d'abord aux pieds du prince ; et par cette action respectueuse, et la joie qui brilloit sur leur visage, ils lui apprirent encore mieux que par leurs paroles, qu'il étoit roi de Portugal.

Ils vouloient lui rendre un compte exact du succès de l'entreprise, mais le prince, sans leur donner le temps d'entrer dans le détail de cette affaire, les conduisit lui-même avec empressement dans l'appartement de la duchesse. Ces deux seigneurs la saluè-

rent avec le même respect que si elle eût été déjà sur le trône : ils l'assurèrent de tous les vœux de ses sujets ; et pour lui marquer qu'ils la reconnoissoient pour leur souveraine, ils la traitèrent toujours de majesté, ce qui lui devoit être d'autant plus agréable, que l'on ne se servoit auparavant que du mot d'altesse pour les rois de Portugal.

On peut juger de la joie du prince et de cette princesse, par les cruelles inquiétudes dont ils sortoient, et par la grandeur de la fortune où ils se trouvoient heureusement élevés. Tout le château retentit alors de cris de joie : la nouvelle se répandit en un moment aux environs. Le même jour il fut proclamé roi de Portugal dans toutes les villes de ses dépendances. Alphonse de Mello en fit faire autant dans la ville d'Elvas. Chacun accourut en foule rendre ses devoirs au nouveau roi ; et peut-être que ces premiers hommages, quoique rendus confusément, ne touchèrent pas moins l'ame de ce prince, que ceux qu'il reçût quelque temps après dans un jour de cérémonie.

L'archevêque - régent dépêchoit couriers sur couriers au duc de Bragance, pour lui représenter de quelle importance étoit sa présence à Lisbonne. Son dernier courier le trouva le lundi à moitié chemin dans la plaine de Montemor, où pour couvrir sa marche, ce prince timide feignoit de chasser à l'oiseau : mais il n'eut pas plutôt ouvert le paquet du régent, qu'il prit la poste pour se rendre à Aldegalègue, dont il étoit éloigné de dix lieues; et y ayant trouvé une barque avec deux pêcheurs, il se jetta dedans, et se fit conduire à Lisbonne, en traversant le Tage, qui en cet endroit a trois lieues de largeur. D'Ablancour, envoyé du feu roi en Portugal, rapporte dans ses mémoires, que ce prince aborda à la place du palais, qui est un carré long, fort spacieux, fermé de trois côtés du palais de l'Alfardègue et de quelques maisons particulières, et de l'autre du Tage, qui n'en est séparé que par un mur d'appui fait en forme de terrasse : que cette grande place étoit remplie d'une infinité de

personnes de toutes conditions, qui attendoient depuis deux jours leur prince, les yeux toujours tournés vers Aldegalègue ; mais que pas un, dit cet écrivain, ne conjecturoit, en voyant aborder cette barque de pêcheurs, qu'elle portoit le roi ; qu'il ne fut point connu d'abord de tout ce peuple qui occupoit la place ; qu'il passa au travers de la foule comme un particulier ; et que ce ne fut qu'après être monté sur une espèce d'échafaud où on avoit placé son trône, qu'il fut salué et proclamé roi avec une joie infinie de tous les Portugais.

Le soir il y eut des feux d'artifice disposés dans toutes les places publiques. Les bourgeois en particulier en avoient fait chacun devant leurs maisons : toutes les fenêtres brillèrent pendant toute la nuit d'un nombre infini de flambeaux et de bougies : il sembloit que toute la ville fût en feu : ce qui fit dire à un Espagnol, que ce prince étoit bien heureux qu'un si beau royaume ne lui coutât qu'un feu de joie.

En effet, un soulèvement général de tout le royaume suivit incontinent celui de Lisbonne. Il sembloit qu'à l'exemple de cette capitale, chaque ville eût une conspiration toute prête à faire éclater, tant cette révolution fut prompte et générale. Il arrivoit tous les jours des couriers au roi, pour lui apprendre que les villes et les provinces entières avoient chassé les Espagnols pour se mettre sous son obéissance. Les gouverneurs des places ne furent pas plus fermes que celui de la citadelle de Lisbonne; et soit qu'ils n'eussent pas assez de troupes pour contenir le peuple, ou qu'ils manquassent de courage ou de munitions, ils sortirent honteusement, la plûpart sans se faire tirer un coup de mousquet. Chacun d'eux craignoit pour soi le même traitement que celui de Vasconcellos: rien ne leur paroissoit si terrible que le peuple en fureur. Ainsi on peut dire, qu'ils s'enfuirent du Portugal avec la même précipitation que des criminels qui échappent de leurs prisons, sans qu'il restât dans tout le royaume

un seul Espagnol qui ne fût arrêté, et tout cela en moins de quinze jours.

Il n'y eut que dom Fernand de la Cueva, gouverneur de la citadelle de S. Joam, à l'embouchure du Tage, qui parut vouloir tenir contre la révolution générale, et conserver la place au roi son maître. Sa garnison n'étoit composée que d'Espagnols, commandés par de braves officiers, qui firent une vigoureuse résistance aux premières approches des Portugais. Il fallut se résoudre à l'assiéger dans les formes. On fit venir du canon de Lisbonne, la tranchée fut ouverte, et poussée jusqu'à la contrescarpe, nonobstant le feu continuel et les sorties fréquentes que faisoient les assiégés. Mais comme la voie de la négociation est toujours la plus sûre, et souvent la plus courte, le roi fit faire des propositions si avantageuses au gouverneur, qu'il n'eut pas la force d'y résister. Il fut ébloui des sommes considérables qu'on lui offrit, jointes à une commanderie de l'ordre de Christ, dont ce

prince l'assura. Il fit son traité, et rendit la citadelle, sous prétexte qu'il n'avoit pas de troupes suffisantes pour la défendre, malgré cependant les principaux officiers de la garnison, qui refusèrent de signer la capitulation.

Le roi jugea à propos de ne différer pas davantage à se faire couronner, afin de consacrer sa royauté, et rendre sa personne plus auguste à ses peuples. La cérémonie s'en fit le 15 décembre, avec toute la magnificence possible. Le duc d'Avéïro, le marquis de Villaréal, le duc de Camine son fils, le comte de Monsano, et tous les autres grands du royaume s'y trouvèrent. L'archevêque de Lisbonne, à la tête de son clergé, et accompagné de plusieurs évêques, le reçut à la porte de la cathédrale ; et il fut reconnu solemnellement pour roi de Portugal, par tous les états du royaume, qui lui prêtèrent le serment de fidélité.

Peu de jours après, la reine arriva à Lisbonne avec une suite nombreuse. Toute

la cour sortit bien loin au-devant d'elle : les officiers qui étoient nommés pour composer sa maison, s'étoient déjà rendus auprès d'elle : le roi même sortit de Lisbonne pour la recevoir. Ce prince n'oublia rien de toutes les magnificences qui étoient convenables à sa nouvelle dignité, et qui pouvoient lui faire croire qu'il étoit persuadé qu'elle n'avoit pas peu contribué à lui mettre la couronne sur la tête. On remarqua que dans ce changement de fortune le personnage de reine ne lui coûta rien, et qu'elle soutint sa nouvelle dignité avec tant de grace et de majesté, qu'elle sembloit être née sur le trône.

Tel fut le succès de cette entreprise, qu'on peut dire qui fut un miracle du secret, soit que l'on considère le grand nombre, ou les diverses qualités des personnes à qui il fut confié. Mais ce fut une suite naturelle des sentimens d'aversion que chacun d'eux avoit conçus depuis long-temps contre le gouvernement Espagnol : senti-

mens que les guerres fréquentes que ces peuples, comme voisins, ont toujours eues entr'eux, firent naître dès le commencement de cette monarchie ; que la concurrence dans la découverte des Indes, et de fréquens démêlés dans le commerce avoient fort augmenté, et qui étoient dégénérés, en une haine violente, depuis que les Portugais avoient été soumis à la domination de la Castille.

Cette nouvelle fut bientôt portée à la cour d'Espagne. Le ministre en fut sensiblement touché ; il fut au désespoir de s'être laissé prévenir. Le roi son maître n'avoit pas besoin de nouvelles affaires ; il étoit assez embarrassé à se défendre contre les armes de la France et de la Hollande : et sur-tout la révolte de la Catalogne étoit d'un dangereux exemple, et lui causoit de violentes inquiétudes.

Toute la cour savoit la nouvelle ; le roi étoit le seul qui l'ignorât : personne n'osoit se hasarder de lui en parler, par la

crainte du ministre, qui n'auroit pas pardonné aisément à ceux qui se seroient chargés de ce soin. Enfin cette affaire faisant trop de bruit pour être cachée davantage, et le comte-duc craignant que quelqu'un de ses ennemis ne s'ingérât d'en faire le récit d'une manière qui lui fût plus désavantageuse que s'il le faisoit lui-même, il se détermina à l'annoncer lui-même au roi. Mais, comme il connoissoit l'esprit de ce prince, il sut tourner la chose d'une manière si fine, que le roi ne connut pas toute la perte qu'il venoit de faire. « Sire, lui dit-il en l'abordant avec un visage ouvert et plein de confiance, je vous porte une heureuse nouvelle : votre majesté vient de gagner un grand duché, et plusieurs belles terres. Et comment, comte, lui dit le roi tout surpris? C'est, répondit ce ministre, que la tête a tourné au duc de Bragance : il s'est laissé séduire par une populace qui l'a proclamé roi de Portugal : voilà tous ses biens confisqués ; il n'y a qu'à les

réunir

réunir à votre domaine, et, par l'extinction de cette maison, votre majesté régnera désormais sans inquiétude dans ce royaume.»

Quelque foible que fût ce prince, il ne fut pas tellement ébloui de ces espérances magnifiques, qu'il ne comprît bien que cela ne seroit pas si aisé. Mais, comme il n'osoit plus voir que par les yeux de son ministre, il se contenta de lui dire qu'il falloit travailler à éteindre une rebellion qui pouvoit avoir des suites dangereuses.

En effet, le roi de Portugal ne négligeoit rien de ce qui pouvoit l'affermir dans sa nouvelle grandeur. En arrivant à Lisbonne, il avoit nommé aussitôt, pour toutes les places frontières, des gouverneurs, gens fidèles, et pleins de valeur et d'expérience, qui partirent incessamment, et allèrent se jetter chacun dans son gouvernement, avec ce qu'ils purent ramasser de gens de guerre, et travaillèrent, avec toute la diligence possible, à mettre leurs places en état de défense. Il délivra en même-temps quantité de

commissions pour lever des troupes ; et immédiatement après son couronnement, il convoqua les états du royaume. Il y fit examiner ses droits à la couronne, pour ne laisser aucun scrupule dans l'esprit des Portugais ; et par un acte solemnel, il fut reconnu pour véritable et légitime roi de Portugal, comme descendant par la princesse sa mère de l'infant Edouard, fils du roi Emmanuel, à l'exclusion du roi d'Espagne, qui ne sortoit de ce roi que par une fille, qui, par les lois fondamentales du royaume, étoit exclue de la couronne, ayant épousé un prince étranger.

Il déclara dans l'assemblée générale des états, qu'il se contentoit de ses biens de patrimoine pour l'entretien de sa maison, et qu'il réservoit tout le domaine royal pour les nécessités du royaume ; et afin de faire goûter aux peuples la douceur de son gouvernement, il abolit tous les impôts dont les Espagnols les avoient accablés.

Il remplit les charges de l'état et les emplois

les plus considérables, de ceux des conjurés qui en étoient plus capables, et qui avoient marqué plus d'ardeur pour son élévation. Pinto n'eut point de part à cette promotion : le prince ne crut pas son autorité encore assez établie pour faire passer un de ses domestiques, d'une naissance médiocre, dans une grande charge : il n'en eut cependant pas moins d'autorité sur l'esprit du roi et dans tout le royaume ; et l'on peut dire que sans être ministre, ni secrétaire d'état en titre, il en faisoit toujours les fonctions par la confiance étroite que son maître avoit en lui.

Ayant mis tout l'ordre qu'on pouvoit désirer dans le dedans du royaume, il donna tous ses soins à s'unir étroitement avec les ennemis du roi d'Espagne, et même à lui en susciter de nouveaux ; et il tâcha d'insinuer au duc de Medina Sidonia, son beau-frère, et gouverneur de l'Andalousie, le dessein de se rendre indépendant dans son gouvernement, et de s'en faire à son exemple

le souverain. Le marquis d'Aïamonté, seigneur Espagnol, parent de la reine de Portugal, se chargea de cette négociation, dont nous verrons le succès dans la suite de ce discours.

Le nouveau roi de Portugal dépêcha ensuite des ambassadeurs dans toutes les cours de l'Europe, pour s'y faire reconnoître. Il fit une ligue offensive et défensive avec les Hollandois et les Catalans : il se trouvoit assuré de la protection de la France. Le roi d'Espagne même montra sa foiblesse ; car il n'entreprit rien de considérable sur les frontières de Portugal pendant toute la campagne, apparemment parce que la révolte de la Catalogne occupoit toutes ses forces. Ce qu'il entreprit même ne lui réussit pas : ses troupes eurent toujours du désavantage. Quelque temps après on apprit que Goa, et tout ce qui reconnoît la domination Portugaise, soit dans les Indes, ou dans l'Afrique et le Pérou, avoient suivi la révolution générale du royaume. De sorte

que tout sembloit promettre au roi de Portugal une suite d'heureux succès, et un règne toujours tranquille au-dedans et victorieux au-dehors, lorsqu'il étoit sur le point de perdre le sceptre et la vie par une détestable conspiration qui s'étoit formée sourdement dans Lisbonne, au milieu de la cour de ce prince.

L'archevêque de Brague étoit, comme nous avons dit, tout dévoué à la cour d'Espagne, dont il étoit un des ministres dans le Portugal. Il voyoit bien qu'il n'y avoit point de rétablissement à espérer pour lui que dans le rétablissement du gouvernement Espagnol : il craignoit même que le roi, qui sembloit avoir eu quelques égards pour son caractère, en ne le faisant pas arrêter, comme les autres ministres des Espagnols, ne s'y déterminât enfin, quand son autorité seroit entièrement établie. Mais ce qui étoit plus capable que tout cela de lui faire entreprendre quelque chose de considérable, c'étoit son attachement pour la vice-reine.

Il ne voyoit cette princesse en prison, et dans les lieux sur-tout où il lui sembloit qu'elle devoit régner, qu'avec un véritable désespoir; et ce qui avoit particulièrement aigri son ressentiment, c'est qu'on lui avoit défendu de la voir, et à toutes les personnes de qualité qui avoient permission d'aller chez elle, depuis qu'on s'étoit apperçu qu'elle se servoit de la liberté que le roi lui avoit laissée, pour inspirer des sentimens de révolte à tous les Portugais qui l'approchoient. Cette conduite lui parut tyrannique et insupportable : il lui sembloit à tous momens que cette princesse lui demandoit sa liberté, pour prix de toutes les graces qu'elle lui avoit faites. Le souvenir de ses bontés allumoit sa colère, et le fit résoudre à tout employer pour satisfaire à sa reconnoissance, et pour la venger de ses ennemis. Mais, comme il étoit bien difficile de surprendre ou de corrompre les gardes que le roi lui avoit donnés, il résolut d'aller droit à la source ; et, par la mort du roi même, de

rendre à cette princesse et la liberté et sa première autorité.

S'étant affermi dans ce dessein, il s'appliqua à trouver tous les moyens qui pouvoient faire réussir le plus promptement son projet, se doutant bien qu'on ne lui laisseroit pas long-temps la charge de président du palais, et qu'il seroit contraint de se retirer à Brague. Il jugea bien d'abord qu'il falloit prendre une autre route que celle que le roi venoit de tenir; qu'il n'auroit jamais le peuple de son parti, à cause de la haine qu'il portoit aux Espagnols; que d'un autre côté, l'élévation du roi étant l'ouvrage de la noblesse, elle n'entreroit pas dans cette conspiration, dans laquelle elle ne pouvoit trouver aucun avantage. Il vit bien qu'elle ne pouvoit réussir que du côté des grands, dont la plûpart, bien loin d'avoir contribué à la révolution présente, souffroient impatiemment l'élévation de la maison de Bragance. Ainsi, après s'être assuré de la pro-

tection du ministre d'Espagne, il jeta les yeux sur le marquis de Villaréal.

Il fit comprendre à ce prince, que le nouveau roi étant un esprit timide et défiant, chercheroit toujours les moyens d'abaisser sa maison, de peur de laisser à son successeur des ennemis redoutables dans des sujets trop puissans; que lui et le duc d'Aveïro, tous deux du sang royal de Portugal, étoient éloignés des emplois, pendant que toutes les charges de l'état et les dignités du royaume devenoient la récompense d'une troupe de séditieux; que tous les gens de bien voyoient avec douleur le mépris qu'on faisoit de sa personne; qu'il alloit languir dans une indigne oisiveté au fond de sa province: qu'il songeât qu'il étoit trop grand par sa naissance et ses grands biens, pour être sujet d'un si petit roi; et qu'il venoit de perdre un maître dans la personne du roi d'Espagne, qui pouvoit seul lui donner des emplois conformes à sa naissance, par le nombre consi-

dérable de royaumes et de gouvernemens où il avoit à pourvoir.

Voyant que ces discours faisoient impression sur l'esprit de ce prince, il lui dit qu'il avoit ordre de la cour d'Espagne de lui promettre la vice-royauté de Portugal pour récompense de sa fidélité. Ce n'étoit pourtant pas l'intention de l'archevêque; il vouloit uniquement la liberté et le rétablissement de la princesse de Mantoue. Mais il falloit intéresser le marquis de Villaréal par les motifs les plus puissans. Ces considérations, que l'archevêque sut lui remettre plusieurs fois et en plusieurs manières devant les yeux, le firent consentir à se mettre à la tête de cette affaire, avec le duc de Camine son fils.

L'archevêque s'étant bien assuré de ces deux princes, engagea aussi le grand inquisiteur, son ami particulier. Cet homme étoit d'autant plus important au dessein de l'archevêque, qu'il étoit sûr en l'engageant d'y faire entrer tous les officiers de l'inquisition; nation souvent plus formidable aux gens de

bien qu'aux scélérats, et qui peut beaucoup parmi les Portugais. Il le prit par des motifs de conscience, le faisant souvenir du serment de fidélité qu'ils avoient fait au roi d'Espagne, et qu'ils ne devoient pas violer en faveur d'un rebelle ; peut-être aussi par des vues fort intéressantes, en lui faisant envisager qu'ils ne pouvoient ni l'un ni l'autre espérer de conserver long-temps leurs charges, sous un prince qui aimoit à remplir tous les emplois de gens qui lui fussent dévoués.

Il passa plusieurs mois à faire beaucoup d'autres conjurés. Les principaux furent le commissaire de la Gruzade, le comte d'Amamar, neveu de l'archevêque ; le comte de Ballerais, dom Augustin Emmanuel, Antoine Correa, ce commis de Vasconcellos, à qui Menezès donna quelques coups de poignard quand la conjuration éclata ; Laurent Pidez Carvable, garde du trésor royal, tous créatures des Espagnols, à qui ils devoient leurs charges et leur fortune, et qui

n'en espéroient la conservation ou le rétablissement que par le retour de la domination des Castillans.

Les Juifs mêmes, qu'on sait être en grand nombre à Lisbonne, et qui y vivent en s'accommodant au dehors de la religion chrétienne, eurent part à ce dessein. Le roi venoit de refuser des sommes considérables qu'ils lui avoient offertes pour lui faire cesser les poursuites de l'inquisition, et pour obtenir la permission de professer publiquement leur religion. L'archevêque se servit habilement du ressentiment où ils étoient de ce refus, pour les engager dans son entreprise. Il s'aboucha avec les principaux, qui étoient au désespoir de s'être déclarés mal-à-propos, et qui se voyoient par-là exposés à toute la cruauté de l'inquisition.

Ce prélat habile fit servir leur frayeur à ses desseins : il les assura de sa protection auprès du grand inquisiteur, qu'on savoit bien qui n'agissoit que par ses mouvemens : ensuite il leur fit craindre d'être chassés de

tout le Portugal par un prince qui affectoit une grande catholicité ; et en même-temps il leur promit, au nom du roi d'Espagne, la liberté de conscience, et d'une synagogue dans le royaume, s'ils pouvoient contribuer à y rétablir son autorité.

La passion de cet archevêque étoit si violente, qu'il n'eut point de honte d'emprunter le secours des ennemis de Jesus-Christ pour chasser du trône son roi légitime : ce fut peut-être la première fois que l'on vit l'inquisition agir de concert avec la synagogue.

Les conjurés, après plusieurs projets différens, s'arrêtèrent enfin à celui-ci, qui étoit le sentiment de l'archevêque, et qu'il avoit concerté avec le premier ministre d'Espagne : que les Juifs mettroient le feu, la nuit du 5 août, aux quatre coins du palais, et en même-temps à plusieurs maisons de la ville, afin d'occuper le peuple chacun dans son quartier ; que les conjurés se jetteroient dans le palais, sous prétexte d'apporter du secours contre l'incendie; et qu'au milieu du trouble

et de la confusion, que causent nécessairement ces sortes d'accidens, ils s'approcheroient du roi, et le poignarderoient ; que le duc de Camine s'assureroit de la reine et des princes ses enfans, pour s'en servir, comme on avoit fait de la princesse de Mantoue, pour faire rendre la citadelle ; qu'il y auroit en même-temps des gens tout prêts, avec beaucoup de feu d'artifice, pour mettre le feu à la flotte ; que l'archevêque et le grand inquisiteur, avec tous ses officiers, marcheroient par la ville, pour appaiser le peuple, et l'empêcher de remuer, par la crainte qu'il a de l'inquisition ; et que le marquis de Villaréal prendroit le gouvernement de l'état, en attendant les ordres d'Espagne.

Comme ils n'étoient pas sûrs que le peuple voulût se déclarer en leur faveur, ils avoient besoin de troupes pour soutenir leur entreprise. Ils convinrent qu'il falloit obliger le comte-duc à envoyer une flotte considérable sur les côtes, prête à entrer dans le port,

au moment que la conjuration éclateroit ; et que, sur l'avis du succès, il fît avancer aussitôt vers Lisbonne des troupes qui seroient sur la frontière, pour achever de soumettre ce qui feroit encore quelque résistance.

Mais il étoit difficile aux conjurés d'entretenir pour cela les correspondances nécessaires avec le premier ministre d'Espagne. Depuis que le roi avoit su que la vice-reine avoit écrit à Madrid, il avoit des gardes si exactes sur les frontières, qu'il ne sortoit plus personne du royaume sans sa permission expresse ; et il n'étoit pas sûr d'entreprendre de corrompre les gardes, de peur que par une double trahison, ces gens ne les trahîssent eux-mêmes, en livrant les lettres, ou en déclarant qu'on les avoit voulu corrompre.

Enfin, pressés de faire savoir de leurs nouvelles au ministre d'Espagne, sans lequel ils ne pouvoient rien entreprendre, et ne sachant de quelle voie se servir, ils

jettèrent les yeux sur un riche marchand de Lisbonne, qui étoit trésorier de la douane, et qui, à cause de son grand commerce dans toute l'Europe, avoit permission particulière du roi d'écrire en Castille. Cet homme, appelé Baëse, faisoit profession publique de la religion chrétienne; mais il étoit de ceux qu'on appelle en Portugal *chrétiens nouveaux*, et qu'on soupçonne toujours d'observer en secret les lois de la religion juive. On lui offrit une grosse somme d'argent, pour l'engager dans l'entreprise. Cela, joint aux exhortations des Juifs qui avoient le secret de la conjuration, lui fit accepter les offres, et il se chargea de faire tenir les lettres au comte-duc d'Olivarès.

Il adressa son paquet au marquis d'Aïamonté, gouverneur de la première place frontière d'Espagne, croyant ses lettres en sûreté, si-tôt qu'elles seroient hors des terres de Portugal.

Ce marquis, proche parent et ami de la reine de Portugal, et qui étoit actuellement

en négociation avec le nouveau roi, surpris de voir des lettres cachetées du grand sceau de l'inquisition de Lisbonne, et adressées au premier ministre d'Espagne, les ouvrit aussi-tôt, dans la crainte que ce ne fût quelqu'avis qu'on lui donnât de la liaison qu'il entretenoit secrètement avec le roi et la reine de Portugal : lorsqu'il trouva que c'étoit le projet et le plan d'une conjuration prête à éclater contre lui, et qui alloit perdre toute la maison royale, il renvoya aussi-tôt le paquet au roi de Portugal. On ne peut dire l'étonnement où il se trouva à l'ouverture de ces lettres, en voyant que des princes ses parens, un archevêque, et plusieurs des grands de sa cour, qui sembloient avoir marqué beaucoup de joie de son élévation, conspiroient non-seulement contre sa couronne, mais en vouloient encore à sa vie.

Il fit aussi-tôt assembler son conseil secret, et quelques jours après on exécuta ce qui y fut résolu. Le 5 août étoit le jour

où

où la conspiration devoit éclater, sur les onze heures du soir, suivant le projet qui avoit été intercepté. Le roi fit entrer ce jour-là même dans Lisbonne, à dix heures du matin, toutes les troupes qui étoient en quartier dans les villages voisins, sous prétexte d'une revue générale qu'il devoit faire dans la grande cour du palais. Il donna de sa propre main, et en secret, plusieurs billets cachetés à ceux de sa cour dont il étoit le plus assuré, avec un ordre précis à chacun de n'ouvrir son billet qu'à midi, et pour lors d'exécuter ponctuellement ce qu'il portoit. Ensuite, ayant fait appeler dans son cabinet l'archevêque et le marquis de Villaréal, sous prétexte de quelque affaire qu'il leur vouloit communiquer, on les arrêta sans bruit, environ à midi; et un capitaine des gardes, dans le même temps, arrêta le duc de Camine dans la place publique. Ceux qui avoient reçu du roi ces billets cachetés, les ayant ouverts, y trouvèrent un ordre pour cha-

cun d'eux, d'arrêter un des conjurés, de le conduire en telle prison, et de le garder à vue jusqu'à nouvel ordre. Ces mesures étoient prises si juste et furent exécutées si ponctuellement, qu'en moins d'une heure les quarante-sept conjurés furent arrêtés, sans qu'aucun songeât à échapper.

Le bruit de cette conjuration s'étant répandu dans la ville, tout le peuple accourut en foule au palais, demandant avec de grands cris qu'on lui livrât les traîtres. Quoique le roi apperçût avec plaisir l'affection que le peuple lui portoit, ce concours de monde qui s'étoit assemblé si brusquement ne laissoit pas de lui faire de la peine. Il craignit que le peuple ne s'accoutumât à ces sortes de mouvemens, qui ont toujours quelque chose de séditieux. Ainsi, après les avoir remerciés du soin qu'ils prenoient de sa vie, et les avoir assurés de la punition des coupables, il se servit du magistrat pour les faire retirer.

Cependant, de peur de laisser ralentir

la haine du peuple, qui passe aisément de la fureur et de la colère la plus violente contre les criminels, aux sentimens de compassion, dès qu'il ne les regarde plus que comme des malheureux; ce prince fit publier que les conjurés avoient eu dessein de l'assassiner et toute la maison royale, et de mettre le feu à la ville; que ce qui seroit resté de l'incendie auroit été en proie aux séditieux; et que la politique d'Espagne, pour s'épargner désormais toute crainte de nouvelles conspirations et pour assouvir pleinement sa vengeance, avoit résolu de peupler la ville d'une colonie de Castillans, et d'envoyer tous les bourgeois aux mines de l'Amérique; et là, de les ensevelir tous vivans dans ces abîmes, où ils font périr tant de monde.

Ensuite il donna des juges aux conjurés, qu'il prit du corps de la chambre souveraine: il y joignit deux grands du royaume, à cause de l'archevêque de Brague, du marquis de Villaréal, et du duc de Camine.

Le roi avoit ordonné aux commissaires de ne se servir des lettres qu'il leur remit, qu'en cas qu'ils ne pussent d'ailleurs convaincre les conjurés de leur crime ; de peur qu'on ne démêlât en Espagne ses liaisons avec le marquis d'Aïamonté, et par quelle voie ces lettres étoient entre ses mains. Mais il ne fut pas besoin de les employer pour découvrir la vérité. Baëse se coupa dans son interrogatoire sur tous les chefs sur lesquels il fut interrogé; et ce malheureux ayant été présenté à la question, à peine en eut-il senti les premières douleurs, que le courage lui manquant, il confessa son crime, et déclara tout le plan de la conspiration. Il avoua qu'ils avoient eu dessein de faire périr le roi, que l'office de l'inquisition étoit plein d'armes, et qu'ils n'attendoient que la réponse du comte-duc pour exécuter leurs desseins.

La plûpart des autres conjurés furent exposés à la question; et leurs dépositions se trouvèrent conformes à celles du juif.

L'archevêque, le grand inquisiteur, le marquis de Villaréal et le duc de Camine confessèrent leur crime pour s'épargner la douleur de la question. Les juges condamnèrent les deux derniers à avoir la tête tranchée, les autres conjurés à être pendus et mis par quartiers, et réservèrent au roi le jugement des ecclésiastiques.

Le roi assembla aussi-tôt son conseil, et dit à ses ministres, qu'il craignoit que le supplice de tant de gens de qualité, quoique criminels, n'eût des suites dangereuses. Que les chefs des conjurés étant des premières maisons du royaume, leurs parens seroient autant d'ennemis secrets qu'il auroit; et que la passion de venger leur mort seroit une malheureuse source de nouvelles conjurations. Que la mort du comte d'Egmont en Flandre, et celle des Guises en France, avoient eu l'une et l'autre des suites funestes; que la grace qu'il accordoit à quelques-uns, et un traitement moins rigoureux que la mort pour les autres, lui gagneroit tous les

cœurs, et les mettroit eux, leurs parens et leurs amis dans l'obligation d'agir dorénavant par des motifs de reconnoissance ; que cependant, quoique son avis penchât à la douceur, il ne les avoit assemblés que pour savoir leur sentiment, et suivre celui qui seroit trouvé le meilleur.

Le marquis de Ferreira opina le premier à les faire exécuter promptement. Il soutint fortement qu'un roi dans ces occasions ne doit écouter que la justice seule ; que la douceur pourroit avoir de dangereuses suites ; que l'on attribueroit le pardon des criminels à la foiblesse du prince, ou à la crainte que l'on avoit de leurs amis, plutôt qu'à sa bonté ; que l'impunité attireroit le mépris sur le gouvernement présent, et donneroit la hardiesse à leurs parens de vouloir les délivrer de prison, et peut-être de pousser la chose plus loin ; qu'il devoit un exemple de sévérité à son avénement à la couronne, pour intimider ceux qui seroient capables d'entreprendre quelque chose de semblable.

Enfin, que les criminels n'étoient pas seulement coupables envers la personne de sa majesté, mais qu'ils étoient coupables envers l'état qu'ils alloient bouleverser ; et qu'il devoit encore plus considérer la justice qu'il devoit à son peuple, en les punissant comme ils le méritoient, que de faire attention au penchant qu'il avoit à la clémence, dans une occasion où la conservation de sa majesté et la sûreté publique étoient des intérêts inséparables.

Tout le conseil ayant été du même avis, le roi s'y rendit et l'arrêt fut exécuté le lendemain. L'archevêque de Lisbonne voulut sauver un de ses amis : il demanda sa grace à la reine, et la sollicita avec toute la confiance d'un homme qui croyoit qu'il n'y avoit rien qu'on pût refuser à ses services. Mais la reine, qui avoit compris la justice et la nécessité indispensable de la punition, et qui voyoit combien une distinction de cette nature aigriroit les parens et les amis des autres conjurés, persuadée qu'il pouvoit

y avoir des actions de clémence très-injustes, sut faire céder dans ce moment le penchant qu'elle avoit à la douceur, au devoir de la justice. Elle ne dit qu'un mot à l'archevêque, mais d'un ton qui ne lui permit pas de répartir. « Monsieur l'archevêque, lui dit-elle, la plus grande grace que vous pouvez attendre de moi, sur ce que vous me demandez, c'est d'oublier que vous m'en ayez jamais parlé. »

Le roi voulant ménager le clergé du royaume, et sur-tout la cour de Rome, qui par considération pour la maison d'Autriche, refusoit de recevoir ses ambassadeurs, changea la peine de l'archevêque et du grand inquisiteur en prison perpétuelle. On publia peu de temps après que l'archevêque y étoit mort de maladie, accident assez ordinaire à certains prisonniers d'état, que la politique ne permet pas de faire monter sur un échafaud. On fut long-temps à la cour de Madrid sans pouvoir démêler par quel moyen le roi de Portugal avoit découvert

cette conjuration ; et ce ne fut que par une nouvelle conspiration qui se tramoit en même-temps contre le roi d'Espagne, que ce prince connut celui qui avoit fait passer à Lisbonne les premiers avis des desseins de l'archevêque de Brague.

Le roi de Portugal entretenoit toujours, comme nous avons dit, une étroite relation avec les ennemis de la monarchie Espagnole. Ses ports étoient ouverts aux flottes de France et de Hollande : il avoit un résident à Barcelonne, et parmi les révoltés de la Catalogne ; et il s'appliqua à exciter de nouveaux troubles dans le cœur même de l'Espagne, qui laissassent moins d'attention à Philippe IV pour les affaires de Portugal. Le nouveau roi avoit déjà jetté quelques semences de rebellion dans l'esprit du duc de Medina-Sidonia, son beau-frère. Le marquis d'Aïamonté, seigneur Castillan, et leur confident mutuel, acheva de le séduire. Il étoit proche parent de la reine de Portugal et du duc de Medina : ses terres,

situées à l'embouchure de la Guadiane, et proche les frontières de Portugal, favorisoient le commerce secret qu'il entretenoit avec cette cour; et il espéroit augmenter sa fortune et trouver son élévation dans celle de ces deux maisons. C'étoit un homme hardi, entreprenant, mécontent du ministre, et prévenu de cette indifférence pour la vie, si nécessaire à ceux qui tentent de hautes entreprises.

Il écrivit secrètement au duc de Medina-Sidonia, pour le féliciter sur la découverte de la conjuration de l'archevêque, qui avoit pensé faire périr la reine sa sœur, et toute la maison royale; et il lui insinuoit en même-temps combien il devoit souhaiter que le nouveau roi pût conserver une couronne qui devoit passer un jour sur la tête de ses neveux; que le Portugal, contigu à la Castille, lui assuroit un asile dans des temps fâcheux, et sur-tout pendant le ministère du comte-duc, dont la politique superbe et absolue n'avoit pour objet que l'abaissement des grands. Il

ajouta qu'il n'étoit pas même sûr que ce ministre, quoique son parent, lui laissât longtemps le gouvernement d'une grande province si voisine du Portugal ; que c'étoit un sujet digne de ses réflexions, et que, s'il vouloit qu'il achevât de lui communiquer celles qu'il avoit faites de son côté, il lui envoyât un homme de confiance, avec lequel il pût s'ouvrir avec sûreté.

Le duc de Medina-Sidonia, naturellement vain et superbe, et qui n'avoit vu qu'avec une alousie secrète l'élévation de son beau-frère, comprit bien que la lettre du marquis cachoit le plus hauts desseins. Il fit partir aussitôt un certain Louis de Castille, son confident, pour conférer avec lui. Le marquis ayant vu sa lettre de créance, s'ouvrit sans peine, et après lui avoir fait voir avec quelle facilité le duc de Bragance s'étoit emparé de la couronne de Portugal, il lui dit que le duc de Medina ne trouveroit jamais une conjoncture plus favorable pour assurer la fortune de sa maison, et la rendre indépendante de la couronne d'Espagne.

Il lui représenta que roi étoit épuisé par la guerre qu'il soutenoit depuis si long-temps contre la France et la Hollande ; que la Catalogne seule occupoit ses principales forces ; qu'il falloit faire soulever l'Andalie porter la guerre jusques dans le centre du royaume ; que le peuple toujours avide de la nouveauté, et d'ailleurs accablé d'impôts, changeroit avec plaisir de souverain ; que le duc de Medina n'étoit pas moins aimé dans son gouvernement, que celui de Bragance dans le Portugal ; qu'il devoit seulement s'appliquer à gagner les gouverneurs particuliers qui étoient sous ses ordres, sans cependant leur confier le secret de ses desseins ; qu'il mît ses créatures dans les postes les plus importans ; qu'il lui seroit aisé ensuite de s'assurer des galions qu'on attendoit incessamment des Indes ; que l'argent dont ils étoient chargés, serviroit à soutenir la guerre ; et que pour faciliter l'exécution de ce projet, le roi de Portugal feroit entrer dans Cadix, de concert avec lui, une flotte considérable, com-

posée de ses vaisseaux et de ceux de ses alliés, et chargée de troupes de débarquement, qui acheveroient de soumettre ceux qui s'opiniâtreroient mal-à-propos à vouloir conserver une fidélité inutile au roi d'Espagne.

Le confident du duc de Medina lui ayant rendu compte de son voyage, ce seigneur se laissa éblouir par l'éclat d'une couronne. Il étoit maître des forces de terre et de mer, comme capitaine général de l'Océan et gouverneur de toute la province : il y possédoit en propre des villes considérables et de grandes terres : tout cela lui donnoit une autorité presque absolue ; et il crut, dans les premiers mouvemens de son ambition, qu'il ne lui manquoit que la volonté d'être roi pour mettre une couronne sur sa tête, et pour ne reconnoître aucune autorité supérieure dans l'Andalousie.

Il renvoya aussi-tôt Louis de Castille au marquis d'Aïamonté, pour l'assurer qu'il entroit dans ses vues, et pour prendre avec lui des mesures plus précises, par rapport

sur-tout à la cour de Portugal. Il s'appliqua en même-temps à s'assurer de ses créatures et à s'en faire de nouvelles. Il laissoit échapper des plaintes contre le gouvernement, il plaignoit les soldats qui n'étoient point payés, et le peuple qui étoit accablé d'impôts.

Le marquis d'Aïamonté, instruit de sa disposition, ne songea plus qu'à réduire leurs projets dans un plan fixe et déterminé. Il étoit question d'en conférer avec le roi de Portugal : le marquis, trop connu sur les frontières, n'osa passer dans ce royaume. Il jetta les yeux, pour une négociation si délicate, sur un moine intrigant, attaché de tout temps à sa fortune, et dont l'habit, si révéré dans ce pays d'inquisition, laissoit moins d'attention à ses démarches. Ce religieux de l'ordre de Saint-François, et appelé le père Nicolas de Valesco, passa à Castro-Martin, première ville du Portugal, sous prétexte d'y venir traiter de la rançon d'un Castillan qui étoit prisonnier. Le roi de Portugal, de concert avec le marquis d'Aïa-

monté, le fit arrêter comme un espion; et on le fit venir à Lisbonne, chargé de chaînes, et comme un criminel que les ministres vouloient interroger eux-mêmes. On le jetta dans une prison où il étoit gardé avec une sévérité apparente : on le relâcha peu après, sous prétexte qu'il n'étoit entré dans le royaume que pour traiter de la liberté de l'officier espagnol; et on lui permit même de venir au palais la solliciter, afin qu'il pût conférer avec les ministres, sans se rendre suspect aux espions secrets de la cour de Madrid.

Le roi le vit plusieurs fois, et l'assura, pour récompense de ses soins, de le faire évêque. Le cordelier, ébloui de cette espérance, ne partoit plus du palais : il faisoit sa cour à la reine, et obsédoit les ministres : il entroit même dans les intrigues des courtisans. Il vouloit qu'on s'apperçût de son crédit et de sa faveur; et sans révéler expressément le fond de sa négociation, il en trahissoit le secret par des manières fastueuses et indiscrètes. Le courtisan attentif, et tou-

jours jaloux de la faveur naissante, démêla bientôt que sa prison n'avoit été qu'un prétexte pour l'introduire à la cour. On publioit différentes conjectures sur le sujet de son voyage; et un Castillan qui étoit prisonnier à Lisbonne en pénétra tout le secret.

Ce Castillan, appelé Sanche, étoit créature du duc de Medina-Sidonia : il faisoit la fonction de trésorier de l'armée, avant la dernière révolution. Le nouveau roi l'avoit fait arrêter, comme tous les Castillans qui se trouvèrent alors à Lisbonne ; et il gémissoit dans une dure captivité. Il n'eut pas plutôt appris le nouveau crédit du cordelier, son pays et sa conduite, qu'il soupçonna qu'il n'étoit à la cour que pour y ménager quelque intrigue, et il fonda sur ce soupçon le projet de sa liberté. Il écrivit à ce religieux pour implorer sa protection, et en des termes respectueux et propres à flatter sa vanité : il se plaignoit, par sa lettre, de ce que le roi de Portugal retenoit si longtemps dans une dure prison, un serviteur

et une créature du duc de Medina son beau-frère; et pour répandre quelque vraisemblance sur ce qu'il avançoit, il envoya au cordelier un grand nombre de lettres qu'il avoit reçues de ce seigneur avant la révolution, et dans lesquelles il lui recommandoit différentes affaires, avec cette confiance, et la supériorité que lui donnoient son rang et la protection dont il l'honoroit.

Le cordelier répondit en peu de mots à Sanche, qu'il n'avoit rien en plus grande recommandation que les intérêts de ceux qui appartenoient au duc de Medina, qu'il alloit travailler à lui procurer sa liberté, et qu'il lui recommandoit seulement le secret. L'adroit Castillan, pour se rendre moins suspect, attendit quelque temps l'effet de ses promesses. Il lui écrivit ensuite pour lui représenter qu'il y avoit sept mois qu'il gémissoit dans la captivité; que le ministre d'Espagne sembloit l'avoir oublié dans les fers; qu'on ne parloit ni de sa rançon, ni de son échange, et qu'il n'attendoit plus

sa liberté que des soins qu'il en voudroit bien prendre.

Le cordelier, qui se vouloit faire un nouveau mérite auprès du duc de Medina, de la liberté de Sanche, la demanda au roi et l'obtint. Il fut tirer lui même le Castillan de prison, et il lui offrit de le faire comprendre dans un passe-port que le roi avoit accordé à quelques domestiques de la duchesse de Mantoue qui s'en retournoient à Madrid. Mais le rusé Castillan lui répondit que la ville de Madrid étoit devenue pour lui une terre étrangère; qu'il ne pouvoit paroître à la cour, sans s'exposer à rentrer dans une nouvelle prison; que le ministre sévère et inexorable ne manqueroit pas de lui demander un compte rigoureux de sa recette, quoique dans la révolution on eût pillé sa caisse, et qu'on ne lui eût pas même laissé ses registres; et il ajouta, pour pressentir le cordelier, qu'il ne respiroit qu'à servir auprès du duc de Medina son patron, et que ce seigneur étoit assez puissant pour

faire sa fortune, sans qu'il fût obligé de sortir de l'Andalousie.

Le religieux ayant besoin d'une voie sûre pour rendre compte au marquis d'Aïamonté de sa négociation, et pour recevoir de nouveaux ordres, jeta les yeux sur le Castillan, qui affectoit de paroître inviolablement attaché aux intérêts du duc de Medina : il le garda quelque temps, sous prétexte de lui ménager un passe-port, mais en effet pour l'observer et s'assurer de sa fidélité. Le commerce fréquent qu'ils avoient, forma insensiblement une liaison étroite entr'eux. Le Castillan, plus habile, s'en servit pour tirer un secret qui échappa au cordelier par vanité. Ce religieux, pour le persuader de l'étendue de son crédit, et de la considération qu'on avoit pour lui, ne put s'empêcher de lui dire qu'il le verroit bientôt sous un autre habit; qu'il étoit assuré d'un évêché, et qu'il ne désespéroit pas même de se voir revêtu de la pourpre romaine. Sanche, pour achever de lui ar-

racher son secret, affectoit de n'en rien croire. Son incrédulité apparente piqua le cordelier : Et que direz-vous, ajouta-t-il, quand vous verrez une couronne sur la tête du duc de Medina? Sanche, par des doutes affectés, le conduisit peu-à-peu jusqu'à faire une entière confidence de ses desseins. Le cordelier lui avoua enfin qu'il étoit chargé d'une négociation où des rois entroient; qu'il verroit au premier jour le duc de Medina souverain de l'Andalousie; que le marquis d'Aïamonté conduisoit cette grande affaire; que c'étoit à ce seigneur Castillan que le roi de Portugal étoit redevable de la découverte de la dernière conspiration; que les Espagnes alloient entièrement changer de face; et qu'à son égard, il pouvoit l'assurer d'une fortune considérable, s'il vouloit seulement se charger de rendre au duc et au marquis les lettres qu'il lui confieroit. Sanche, charmé de se voir maître d'un secret si important, lui renouvela les assurances qu'il lui avoit données plusieurs fois de son

attachement aux intérêts du duc de Medina. Il prit les lettres du cordelier, et il lui assura que, si on le jugeoit à propos, il se tiendroit heureux d'en rapporter lui-même la réponse. Il partit pour l'Andalousie : mais il ne fut pas plutôt sur les terres d'Espagne, qu'il prit la route de Madrid. Il fut droit en arrivant chez le ministre, auquel il fit dire que Sanche, trésorier de Portugal, échappé des prisons de l'usurpateur, avoit une affaire de conséquence à lui communiquer.

Le comte-duc, naturellement superbe et de difficile accès, lui fit dire de revenir aux jours ordinairés d'audience. Sanche, rebuté si durement, s'écria : Qu'il falloit absolument qu'il lui parlât ; qu'il y alloit du salut de la monarchie : et il prit le ciel à témoin de sa fidélité, et de la diligence qu'il avoit apportée pour en avertir le ministre.

Ce discours véhément étant rapporté au comte-duc, il commanda qu'on le laissât entrer. Sanche se jeta à ses pieds, et lui

dit que l'état étoit sauvé, puisqu'il étoit parvenu en sa présence. Il lui rendit compte de la manière dont il avoit été arrêté dans la dernière révolution; il passa ensuite à la conjuration du duc de Medina-Sidonia : il lui en dévéloppa tous les projets, les liaisons avec le roi de Portugal, le dessein de s'emparer des galions, de livrer Cadix aux ennemis de la couronne, et de tourner contre le roi même les armées qu'il commandoit en Andalousie pour son service; et pour justifier tout ce qu'il avançoit, il lui remit différentes lettres du cordelier, écrites en chiffre au marquis d'Aïamonté et au duc de Medina, et qui contenoient le plan de la conspiration.

Le comte-duc parut d'abord consterné d'une nouvelle si surprenante : il resta quelque temps sans dire mot; mais après s'être remis, il prit un air plus gracieux qu'il ne l'avoit ordinairement : il loua Sanche de sa fidélité envers son roi, et il ajouta qu'il méritoit une double récompense pour avoir

découvert de si pernicieux desseins, et pour n'avoir pas balancé à les découvrir au plus proche parent du chef même de la conspiration. Il le fit conduire ensuite dans un appartement séparé, avec ordre de ne le laisser parler à qui que ce soit; et il passa aussi-tôt chez le roi, auquel il rendit compte de tout ce qu'il venoit d'apprendre, et il lui présenta en même-temps les lettres du cordelier. Philippe fut frappé d'une si noire trahison. Il y avoit long-temps que la fierté extraordinaire des Gusmans lui étoit suspecte et odieuse; et songeant en même-temps à la perte récente du Portugal, qu'il attribuoit à l'ambition de la duchesse de Bragance, il ne put s'empêcher de dire à son ministre, par une espèce de reproche, que tous les malheurs de l'Espagne venoient de sa maison. Ce prince ne manquoit ni de pénétration ni de délicatesse dans l'esprit; mais il aimoit les plaisirs, et haïssoit les affaires: toute attention lui étoit pénible; et il eût volontiers abandonné une partie

de ses états, pourvu qu'on lui eût laissé toute son oisiveté. Ainsi, après avoir évaporé sa colère, il remit les lettres du cordelier au comte-duc, sans les avoir décachetées; et il lui ordonna de les faire examiner par trois conseillers d'état, qui lui en feroient le rapport.

C'étoit rendre le ministre maître de cette affaire : il choisit pour instruire ce procès trois de ses créatures. On déchiffra les lettres du cordelier : Sanche fut entendu plusieurs fois. Il étoit question de le faire parler à la décharge du duc de Medina, que le ministre vouloit sauver. Il le fit appeler avant qu'il parût devant les commissaires; et affectant ces manières pleines de confiance, dont les grands savent bien se servir pour éblouir et pour gagner ceux dont ils ont affaire : « Comment, mon cher Sanche, lui dit-il, pourrons-nous justifier le duc de Medina d'une accusation qui ne roule que sur les lettres d'un moine inconnu, et qui vraisemblablement a été corrompu par nos en-

nemis, pour rendre suspecte la fidélité du duc, qui sert si utilement le roi dans sa province d'Andalousie ? »

Sanche pénétré de la vérité de sa déposition, et qui craignoit peut-être qu'en l'affoiblissant il ne se privât lui-même de la récompense qu'il espéroit, soutint toujours avec beaucoup de fermeté, qu'il y avoit une conspiration formée contre l'état ; que le duc en étoit le chef, et le marquis d'Aïamonté le principal négociateur ; qu'il en avoit vu des lettres entre les mains du cordelier, et qu'infailliblement on verroit l'Andalousie soulevée, si l'on ne prévenoit de bonne heure les mauvais desseins du gouverneur de la province.

Le ministre, qui ne vouloit pas que cette affaire s'approfondît, prit son temps pour en parler au roi. Il dit à ce prince qu'on avoit déchiffré les lettres du cordelier, qui avoit été apparemment suborné pour perdre le duc de Medina ; que Sanche lui-même pouvoit avoir été trompé par ce moine in-

trigant ; qu'on ne produisoit ni lettres du duc, ni témoins qui déposassent formellement contre lui, et que toute cette accusation rouloit sur des lettres qui pouvoient bien être l'ouvrage de la calomnie ; que cependant, comme on ne pouvoit prendre trop de précaution dans une affaire si importante, il croyoit qu'il falloit tirer adroitement le duc de son gouvernement, où il n'auroit pas été aisé de l'arrêter, faire entrer des troupes dans Cadix, avec un nouveau commandant, et s'assurer en même temps du marquis d'Aïamonté ; et que, s'ils se trouvoient criminels, le roi pourroit alors les abandonner à toute la rigueur de sa justice.

Les conseils du ministre étoient des lois encore plus impérieuses à l'égard du prince que pour le reste de ses sujets. Philippe qui n'aimoit pas à répandre du sang, et d'un caractère doux et paresseux, lui dit qu'il le laissoit maître de cette affaire. Le comte-duc fit partir aussi-tôt dom Louis de Haro

son neveu, avec ordre de dire au duc, qu'innocent ou coupable, il se rendît incessamment à la cour; qu'il étoit assuré de sa grace, s'il étoit criminel; mais qu'il étoit perdu, s'il différoit un moment de déférer aux ordres du roi. Un autre courier fit arrêter le marquis d'Aïamonté, et le duc de Ciudadréal se jetta en même-temps dans Cadix, à la tête de cinq mille hommes.

Le duc de Medina fut accablé par cette nouvelle. Il n'avoit point d'autre parti à prendre que celui d'obéir, ou de se sauver en Portugal. Mais l'idée de passer le reste de sa vie comme un proscrit, et dans un pays étranger, lui paroissoit indigne d'un homme de son rang. Il ne voyoit point de place pour lui en Portugal; et comme il connoissoit le pouvoir absolu que le comte-duc avoit sur l'esprit du roi, il résolut de s'abandonner à la foi de ce ministre. Il partit, et il fit une si grande diligence, que cette prompte obéissance disposa le roi à le croire innocent, ou à lui pardonner s'il étoit coupable.

Le duc fut descendre chez le ministre, et après en avoir reçu de nouvelles assurances de sa grace, il lui déclara le plan de la conjuration, dont il rejetta tout le projet sur le marquis d'Aïamonté. Le ministre l'introduisit secrètement dans le cabinet du roi : le duc se jetta à ses pieds, qu'il mouilla de ses larmes; et dans cette posture humiliante, il lui avoua son crime, et lui demanda sa grace dans les termes les plus touchans. Le roi naturellement doux, se laissa attendrir; il mêla ses larmes à celles du duc, et lui dit qu'il donnoit sa grace à son repentir, et aux prières que lui en avoit faites le comte-duc d'Olivarès : il le congédia ensuite; mais, comme il n'étoit pas à propos de l'exposer à une nouvelle tentation dans une conjoncture si délicate, il eut ordre de se tenir à la suite de la cour. On confisqua même une partie de ses grands biens, qui n'avoient servi qu'à lui inspirer des pensées d'indépendance; et le roi mit un gouverneur et une garnison dans la ville de Saint-Lucar de Baraméda, rési-

dence ordinaire des ducs de Medina-Sidonia.

Le ministre, pour persuader le roi du répentir sincère de son parent, proposa à ce seigneur de faire appeler en duel le duc de Bragance. Le duc de Medina parut d'abord surpris d'une pareille proposition : il dit au ministre que les lois divines et humaines défendoient le duel. Mais, comme il vit que le comte duc s'opiniâtroit dans son dessein, il ajouta qu'il auroit beaucoup de peine à en venir à ces extrémités avec son beau-frère, à moins que le roi n'obtînt en sa faveur une bulle du pape, qui le mît à couvert de l'excommunication majeure dont l'église punit les duellistes.

Le ministre lui repartit qu'il n'étoit pas temps de s'arrêter à ces scrupules : qu'il devoit songer à mériter sa grace par une action d'éclat, et qui fît perdre au public le soupçon qu'on pourroit avoir de son intelligence avec les rebelles; et il ajouta que, s'il ne vouloit pas absolument se battre, il suffisoit qu'il ne désavouât pas le cartel qu'il prendroit

soin de faire publier sous son nom. Le duc, qui comprit bien que tout ce qu'on exigeoit de lui n'aboutiroit qu'à une comédie dont on vouloit amuser le peuple, consentit au cartel : le comte-duc le dressa lui-même. On en répandit un grand nombre de copies dans l'Espagne, en Portugal, et même dans la plûpart des cours de l'Europe. Et nous le rapporterons ici, comme une pièce singulière, qui convenoit mieux à un chevalier errant qu'à un grand-d'Espagne, et à un seigneur revêtu de si grandes dignités.

Dom Gaspard Alonço Perez de Gusman, duc de Medina-Sidonia, marquis, comte et seigneur de saint Lucar de Baraméda, capitaine général de la mer océane, côtes d'Andalousie, et des armées de Portugal, gentilhomme de la chambre de sa majesté catholique.

DIEU LE GARDE.

« JE dis que comme c'est une chose notoire à tout le monde, que la trahison de

Juan de Bragance, jadis duc, que l'on sache aussi la détestable intention avec laquelle il a voulu tacher d'infidélité la très-fidelle maison des Gusmans, laquelle par tant de siècles est demeurée, et demeurera à l'avenir en l'obéissance de son roi et maître, et vérifiée telle par tant de sang de tous les siens, répandu pour ce sujet. Ce tyran a introduit dans l'esprit des princes étrangers et dans celui des Portugais errans qui suivent son parti, pour mettre en crédit sa méchanceté, les animer en sa faveur, et me mettre mal, bien qu'en vain, dans l'esprit de mon maître (Dieu le garde) que je sois de son opinion; fondant et établissant sa conservation sur le bruit qu'il en faisoit courir, et duquel il infectoit un chacun, se promettant que s'il pouvoit gagner ce point, que de faire douter au roi d'Espagne de ma fidélité à son service, il ne trouveroit pas de ma part une si grande opposition qu'il la rencontre en tous ses desseins. Et pour y parvenir, il s'est servi d'un frère religieux, qui avoit été envoyé par le

corps de la ville d'Aïamonté, à Casto Marino, en Portugal, pour délivrer un prisonnier, lequel frère ayant été amené prisonnier à Lisbonne, fut pratiqué pour dire que j'étois de son parti, publia même à cette fin quelques lettres qui le confirmoient, et que je donnerois libre entrée et faveur à toutes les armées étrangères qui viendroient aux côtes de l'Andalousie.

Tout cela afin de faciliter l'envoi du secours qu'il demandoit auxdits princes étrangers. Plût à Dieu que cela fût! je ferois le monde témoin de mon zèle et de la perte de leurs vaisseaux, comme ils auroient expérimenté par les ordres que j'avois laissés, s'ils eussent entrepris quelque chose de semblable.

Voilà bien quelques-uns de mes motifs : mais le principal sujet de mon déplaisir, est que sa femme soit de mon sang, lequel étant corrompu par cette rebellion, je désire le répandre, et me sens obligé de montrer à mon roi et maître par cette action, le ressentiment que j'ai de la satisfaction qu'il témoigne

moigne avoir de ma fidélité, et la donner pareillement au public, pour le relever du doute qu'il a pu concevoir des fausses impressions qu'on lui a données.

C'est pourquoi je défie ledit Juan de Bragance, jadis duc, comme ayant faussé la foi à son dieu et à son roi, et l'appelle à un combat singulier, corps à corps, avec parrain ou sans parrain, ce que je remets à son choix, comme aussi le genre d'armes. La place sera près de Valence d'Alcantara, à l'endroit qui sert de limites aux deux royaumes de Portugal et de Castille, où je l'attendrai quatre-vingt jours, à commencer dès le premier d'octobre, et à finir le 19 décembre de la présente année : les vingt derniers jours je serai en personne dans ladite place de Valence ; et le jour qu'il me signifiera, je l'attendrai sur ces limites. Lequel temps, bien qu'il soit long, je donne audit tyran, afin qu'il le puisse savoir, et la plûpart des royaumes de l'Europe, voire tout le monde ; à la charge

qu'il assurera, au désir des cavaliers que je vous enverrai, une lieue avant dans le Portugal, comme je l'assurerai aussi à ceux qu'il enverra de sa part, une lieue dans la Castille; et me promets de lui faire entendre lors plus à plein l'infamie de l'action qu'il a commise. Que s'il manque à l'obligation qu'il a de gentilhomme, de se trouver à l'appel que je lui fais; pour exterminer ce fantôme par les voies qui seules me resteront en ceci, voyant qu'il n'aura pas la hardiesse de se trouver en ce combat, et de m'y faire paroître tel que je suis, et tels qu'ont toujours été les miens au service de leurs rois, comme les siens au contraire ont été traîtres : j'offre dès-à-présent, sous le bon plaisir de sa majesté catholique (dieu le garde,) à celui qui le tuera, ma ville de saint Lucar de Baraméda, siége principal des ducs de Medina-Sidonia; et étant prosterné aux pieds de sadite majesté, ne me donner point en cette occasion le commandement de ses armées,

our ce qu'il a besoin d'une prudence et
'une modération que ma colère ne me
ourroit dicter en cette occurrence ; me
ermettant seulement que je la serve en
ersonne avec mille chevaux de mes sujets,
fin que ne m'appuyant lors que sur mon cou-
age, non-seulement je serve à la restau-
ation du Portugal, et punition de ce re-
elle, mais que ma personne et celle de
ues troupes, en cas qu'il refuse mon appel,
uisse amener, mort ou prisonnier, cet
omme aux pieds de sadite majesté ; et pour
e rien oublier de ce que pourra mon zèle,
'offre une des meilleures villes de mon état
u premier gouverneur ou capitaine Por-
ugais qui aura rendu quelque place de la
couronne de Portugal trouvée tant soit peu
mportante, au service de sa majesté catho-
ique ; demeurant toujours trop peu satis-
fait de ce que je pourrai faire pour sadite
majesté, puisque tout ce que j'ai, je le
iens et le dois à elle, et à ses glorieux ancê-
res. Fait à Tolède le 29 de septembre 1641. »

Le duc de Medina, en exécution de son cartel, ne manqua pas de se rendre sur le champ de bataille : il y parut armé de toutes pièces, et escorté par dom Juan de Garray, mestre de camp général des troupes Espagnoles. On fit les chamades et les appels ordinaires, sans qu'il parût personne de la part du roi de Portugal. Ce prince étoit trop sage pour faire un personnage dans cette comédie; et quand même l'affaire auroit été plus sérieuse, il ne convenoit pas à un souverain de se commettre avec un sujet de son ennemi.

Pendant que le ministre d'Espagne amusoit le public par ce vain spectacle, il songeoit en même-temps à faire retomber sur le marquis d'Aïamonté, l'indignation du prince et toute la rigueur des lois. Ce seigneur avoit été arrêté : il étoit question d'en tirer un aveu de son crime. Il le flatta de l'espérance de sa grace, et il lui fit dire qu'il ne tiendroit qu'à lui d'éprouver, comme le duc de Medina, la clémence du meilleur roi du

monde ; mais que les souverains, semblables à Dieu dont ils sont sur la terre la plus vive image, n'accordoient le pardon des fautes qu'au repentir sincère, et à une confession ingénue de ceux qui avoient manqué à leur devoir.

Le marquis, séduit par ces promesses, et sur-tout par l'exemple du duc son compagnon, signa tout ce qu'on voulut. On se servit de sa propre confession pour lui faire son procès : il fut condamné à perdre la tête. Ses juges lui prononcèrent la sentence le soir : il l'écouta avec une tranquillité surprenante, et sans se plaindre ni du duc ni du ministre. Il soupa ensuite comme à l'ordinaire, il passa toute la nuit dans un profond sommeil. Il fallut que les juges le fissent éveiller pour aller au supplice : il y marcha sans dire un seul mot, et il mourut avec une fermeté digne d'une meilleure occasion. Telle fut la fin d'une conspiration, dont le roi d'Espagne n'échappa que par un heureux hasard, ou, pour mieux dire, par un

ordre de la providence, qui ne permet pas que tous les crimes soient heureux.

Le roi de Portugal, voyant ce projet manqué, ne songea plus qu'à se maintenir sur le trône à force ouverte et par le secours de ses alliés. La France l'assista puissamment : cette couronne se faisoit un mérite de protéger la plus ancienne branche de la dernière race de ses rois ; et d'ailleurs cette guerre étrangère causoit une diversion utile, et occupoit une partie des forces de l'Espagne.

Les Portugais remportèrent différens avantages sur les Espagnols, qu'ils éloignèrent toujours de leurs frontières. Le roi de Portugal eût pu même pénétrer dans la Castille, s'il eût eu de plus habiles généraux, et un corps de troupes réglées ; mais la plus grande partie de son armée n'étoit composée que de milices, plus propres à faire des courses qu'à tenir la campagne : ce prince manquoit même souvent de fonds pour les payer. Il avoit aboli la plûpart des impôts à son avé-

nement à la couronne, pour se rendre plus agréable au peuple ; et il eût été dangereux de les rétablir au commencement d'une nouvelle domination. Il ne laissa pas de soutenir la guerre contre les Espagnols pendant près de dix-sept ans. L'Espagne n'avoit pas alors de plus habiles généraux que le Portugal. L'une et l'autre nation se conserva plutôt par la foiblesse du parti contraire, que par ses propres forces ; et l'épuisement d'argent où se trouva Philippe IV à la fin de son règne, tint lieu de richesses au nouveau roi de Portugal. Ce prince mourut le 6 novembre de l'année 1656.

Les Portugais, au défaut de vertus plus éclatantes, forment son éloge de sa piété et de sa modération. Les historiens indifférens lui reprochent son peu de courage, et une extrême défiance de lui-même et des autres ; qu'il étoit de difficile accès pour les grands, familier et ouvert seulement avec ses anciens domestiques, et sur-tout avec le compagnon de son confesseur. Ce qui paroît résulter

de sa conduite, c'est que ce prince, peu guerrier, et tout occupé de ses exercices de dévotion, eut plutôt les bonnes qualités d'un simple particulier, que les vertus d'un grand roi : et il ne dut sa couronne qu'à l'animosité extrême des Portugais contre les Espagnols, et à l'habileté qu'eut la reine sa femme de faire servir cette haine à l'élévation de sa maison. Le roi son mari la nomma par son testament pour régente, persuadé que celle qui, par son courage, l'avoit porté lui-même sur le trône, sauroit bien s'y maintenir pendant la minorité de ses enfans. Il en avoit trois, deux garçons et une fille; l'aîné, appelé dom Alphonse, avoit près de treize ans quand il lui succéda, jeune prince d'une humeur sombre, et qui étoit perclus de la moitié du corps. L'infant dom Pédro, son frère, n'avoit que huit ans; et l'infante dona Catharina, plus âgée que tous les deux, étoit née avant la révolution. Dom Alphonse fut montré au peuple, et déclaré roi dans les

formes ordinaires; et la reine prit le même jour la régence de l'état.

Cette princesse eût bien souhaité d'en signaler les commencemens par quelque action d'éclat; mais ses généraux étoient plus soldats que capitaines : il n'y en avoit aucun dans le Portugal qui fût capable de fortifier une place, ou de conduire un siége. Le conseil n'étoit pas rempli de plus habiles ministres; les uns s'appliquoient bien plus à faire de grands discours sur les besoins de l'état, qu'à y remédier; d'autres, sans faire attention au peu de forces qu'il avoit dans le royaume, ne formoient que de vastes projets; et il ne sortoit souvent de ces suprêmes conseils que des desseins mal concertés, et suivis de mauvais succès.

De-là vinrent les pertes considérables que les Portugais firent devant Olivença et Badajos, dont ils furent obligés de lever le siége : ils s'étoient d'ailleurs brouillés avec les Hollandois au sujet du commerce des Indes; et la France, par la paix des Pyré-

nées, sembla depuis s'être détachée de leurs intérêts. La reine se voyoit sans alliance étrangère, sans troupes disciplinées et sans habiles généraux; mais on peut dire qu'elle trouva toutes ces choses dans la grandeur de son courage. Le poids des affaires ne l'épouvanta point : la justesse et l'étendue de son esprit fournissoient à tout. Il falloit, pour ainsi dire, une régence aussi agitée, pour faire éclater les grandes qualités de cette princesse. Elle rappela toute l'autorité des conseils dans sa personne ; elle lisoit elle-même les dépêches : rien n'échappoit à ses soins et à sa prévoyance ; et elle porta ses vues dans toutes les cours de l'Europe, d'où elle pouvoit tirer du secours.

Ce fut par de si nobles soins, qu'elle mit d'abord le Portugal en état de résister à toutes les forces de l'Espagne. Mais comme elle sentit bien dans la suite qu'elle avoit besoin de troupes étrangères pour former les siennes, et sur-tout d'un habile général, elle jeta les yeux sur Frédéric, comte de

Schomberg, capitaine déjà célèbre par sa valeur et par sa capacité. Cette princesse eût bien voulu lui confier le commandement général de ses armées; mais elle étoit obligée de ménager la fierté des *gouverneurs des armes*, qui n'auroient pas consenti aisément à recevoir les ordres d'un chef étranger. Ainsi le comte de Soure, son ambassadeur en France, convint par son ordre avec le comte de Schomberg, qu'il ne passeroit d'abord en Portugal qu'en qualité de mestre de camp général de l'armée; mais qu'il la commanderoit seul, si le *gouverneur des armes* venoit à mourir ou à quitter son emploi.

Le comte partit pour Lisbonne avec quatre-vingts officiers, tant capitaines que subalternes, et plus de quatre cents cavaliers, tous vieux soldats capables d'en former de nouveaux, et de les commander. Le comte passa par l'Angleterre : il y vit le roi Charles II, nouvellement rétabli dans ses états. Il avoit des ordres secrets de la régente de

pressentir si ce prince protestant n'auroit point d'éloignement d'épouser l'infante de Portugal. Le comte s'acquitta avec adresse et avec succès de sa commission : il fit désirer cette alliance au roi, et à Hyde, chancelier d'Angleterre. La reine, assurée de cette favorable disposition, envoya dans ce royaume le marquis de Sande pour continuer la négociation. Le roi d'Espagne, qui en vit les conséquences, n'oublia rien pour la traverser. Il fit offrir à Charles jusqu'à trois millions, s'il vouloit épouser une princesse protestante, et son ambassadeur lui proposa les princesses de Danemarck, de Saxe et d'Orange ; et il lui dit que le roi son maître marieroit comme sa fille la princesse sur laquelle son choix tomberoit : mais le chancelier d'Angleterre représenta si vivement au roi quel intérêt il avoit à maintenir la maison de Bragance sur le trône, et à ne pas souffrir que toutes les Espagnes fussent sous la domination du même prince, qu'il détermina Charles II à épouser l'in-

fante ; et on vit un ministre protestant faire épouser à son roi une princesse catholique, pendant qu'un prince de cette communion, et qui affectoit par préférence le titre de roi catholique, offroit des trésors pour l'engager à ne se marier qu'avec une princesse protestante : tant il est vrai que la raison d'état est la première religion des souverains, qui ne consultent que leurs intérêts.

Le roi d'Angleterre, en faveur de cette alliance, ménagea un traité pour le commerce entre les états généraux et le Portugal. Il fit passer depuis dans ce royaume un corps considérable de troupes, sous les ordres du comte d'Inchequin : mais l'ayant rappelé, il ordonna aux Anglois d'obéir au comte de Schomberg ; en sorte que ce seigneur, peu après son arrivée en Portugal, se vit commander les troupes de trois rois. Ce n'est pas que les Portugais n'eussent leur général : mais ce n'étoit qu'un vain titre, dont on flattoit l'ambition de quelque grand. Le comte avoit la confiance de la reine, et toute l'autorité. Il s'en servit pour établir

une exacte discipline dans l'armée : il apprit aux Portugais l'ordre qu'ils devoient tenir dans leurs marches, et l'art de se camper avec avantage ; et il fit faire dans la suite des fortifications régulières à la plûpart des places frontières de ce royaume, qui avant son arrivée étoient hors de défense.

La régente ayant trouvé un général si habile, poussa la guerre avec vigueur : ses armes eurent presque par-tout d'heureux succès. Jamais les troupes n'avoient été en si bon état, ni si bien disciplinées. Le peuple bénissoit son gouvernement ; et la crainte et le respect tenoient les grands dans une parfaite soumission. Un état si heureux fut altéré par des chagrins domestiques, et par des intrigues qui changèrent toute la face de la cour.

Pendant que la régente travailloit avec tant de succès à affermir la couronne sur la tête de son fils, ce prince s'en rendoit indigne par l'irrégularité de sa conduite. Il avoit l'esprit bas, l'humeur sombre et farouche : l'autorité de la reine sa mère

lui étoit insupportable. Il rejetoit avec mépris les avis de ses ministres : il ne pouvoit souffrir la compagnie des seigneurs qu'on avoit mis auprès de lui. Tout son plaisir étoit de s'entretenir avec des nègres et des mulâtres, ou avec de jeunes gens de la lie du peuple : il s'en étoit formé une petite cour, malgré tous les soins de son gouverneur. Il les appelloit ses braves : c'étoit son escorte ordinaire ; et il couroit la nuit avec eux les rues de Lisbonne, et insultoit tous ceux qui avoient le malheur de se trouver dans son chemin.

Le déréglement de son esprit avoit sa source dans une paralysie, dont il avoit été attaqué à l'âge de quatre ans, et qui lui avoit laissé de fâcheuses impressions. On avoit dissimulé d'abord ses défauts, pour ne pas ajouter une éducation trop sévère à une enfance infirme, et dans l'espérance que le temps, en fortifiant le corps, adouciroit son esprit ; mais cette complaisance ne fit qu'augmenter son indocilité. Sa santé

devint à la vérité meilleure, par le secours du temps et des remèdes. Les exercices les plus violens ne l'incommodoient point : il faisoit des armes, et étoit fort bon homme de cheval ; mais son humeur fut toujours également féroce. Il avoit plus d'emportement que de raison ; et l'âge ayant amené le temps des passions, il faisoit venir jusques dans le palais des femmes perdues, et souvent il alloit les chercher lui-même dans des lieux de débauche, et il passoit la plûpart des nuits dans des plaisirs faciles et honteux.

La régente, pénétrée de douleur, jugea bien que de si grands déréglemens feroient dans la suite tomber ce prince du trône, et même qu'il ruineroit par sa seule incapacité l'ouvrage de tant d'années, et le fruit de ses soins : elle songea plus d'une fois à le faire enfermer, et à mettre l'infant à sa place. La crainte d'exciter une guerre civile, dont les Espagnols n'aûroient pas manqué de profiter, fut la seule

raison

raison qui l'empêcha de tenter une action si hardie : elle se flatta même de pouvoir ramener l'esprit du roi, en lui ôtant un certain Conti, fils d'un marchand, dont il avoit fait son favori, et le ministre secret de ses plaisirs. Il fut arrêté par son ordre : on l'embarqua aussi-tôt; et il fut conduit au Brésil, avec défense, sous peine de la vie, de revenir en Portugal. Le roi parut d'abord consterné de l'éloignement de son favori : il affecta ensuite un air plus tranquille ; il parut même docile. La régente se savoit bon gré du parti qu'elle avoit pris ; et ses ministres et les courtisans la félicitoient d'une entreprise qui avoit si heureusement réussi.

Mais la tranquillité apparente du roi, cachoit de profonds desseins, dont la régente ne le croyoit pas capable ; et cette princesse, si habile à pénétrer dans le cœur des courtisans les plus cachés, fut la dupe de la dissimulation d'un imbécille.

Le roi avoit confié sa douleur au comte

de Castel-Melhor, seigneur Portugais, d'une naissance illustre, habile courtisan et plein d'ambition, mais plus capable de conduire une intrigue de cour que les affaires d'état. Le comte se servit de cette ouverture pour prendre la place du favori, sous prétexte de plaindre sa disgrace, et de vouloir contribuer à son retour. Il dit à ce prince qu'il ne devoit se prendre qu'à lui-même du malheur de Conti, qu'il étoit roi, qu'il y avoit même long-temps qu'il étoit majeur; qu'il n'avoit qu'à témoigner qu'il vouloit régner, pour voir tomber le pouvoir de la régente; et qu'il feroit revenir ensuite Conti son favori, triomphant de la reine même et de tous ses ennemis.

Le roi, flatté par des conseils si conformes à sa disposition, lui abandonna toute sa confiance: leur liaison étoit cependant cachée; sa faveur étoit encore un secret. Le comte avoit exigé du roi cette précaution, pour ne pas se rendre suspect à la reine. Cette princesse ne laissa pas de

s'appercevoir de son nouveau crédit : et l'ayant rencontré à la suite du roi, elle l'arrêta par le bras, et le regardant avec cet air de majesté qui faisoit trembler tout le monde : *comte*, lui dit-elle, *je suis bien instruite que le roi prend créance en vous : s'il fait quelque chose contre ma volonté, vous m'en répondrez sur votre tête.*

Le comte ne repartit au discours menaçant de la reine que par une profonde révérence, et suivit le roi qui l'appelloit. Il ne se vit pas plutôt seul avec ce prince, qu'il lui rendit compte de ce que la reine lui avoit dit. Il ajouta qu'il étoit à la veille d'éprouver le même sort que Conti ; mais qu'il s'en consoleroit, s'il voyoit son maître affranchi d'une régente si impérieuse, et qui ne lui laisseroit jamais que le vain titre de roi, sans puissance et sans autorité.

Ce discours artificieux jetta le roi dans des emportemens extraordinaires. Il vouloit aller sur le champ demander lui-même à

la régente les sceaux de l'état, qui sont la marque de l'autorité souveraine : mais le comte qui connoissoit sa foiblesse, et l'empire que la reine avoit pris sur son esprit, lui conseilla de se retirer à Alcantara sans la voir, et de là d'envoyer des couriers aux magistrats de Lisbonne et aux gouverneurs des provinces, pour faire savoir qu'il avoit pris en main le gouvernement de ses états. Ce prince, par son conseil, se travestit le soir, et suivi du comte seul et de ses amis, il arriva la nuit à Alcantara. Il écrivit le lendemain aux secrétaires d'état de se rendre auprès de lui ; il manda la garde allemande, et il fit savoir dans tout le royaume, que la régence de la reine sa mère étoit expirée par sa majorité.

La plûpart des seigneurs de la cour se rendirent aussi-tôt à Alcantara. La cour de la reine fut déserte ; et elle s'apperçut bientôt qu'une autorité empruntée ne subsiste qu'autant qu'elle est soutenue par la puissance légitime.

Cependant cette princesse ne s'abandonna pas elle-même ; et la manière noble et généreuse dont elle se dépouilla de la souveraine puissance, fit voir qu'elle méritoit de régner plus long-temps, et qu'elle n'avoit même prolongé sa régence que pour le bien de l'état. Elle écrivit un billet au roi son fils, pour lui mander qu'il ne devoit pas s'emparer de son propre trône d'une manière furtive, et comme un usurpateur ; qu'il se rendît au palais le lendemain, et que dans une assemblée des grands et des principaux magistrats de la ville, elle lui remettroit entre les mains les sceaux et le gouvernement de ses états. Le roi revint à Lisbonne ; et la reine, en exécution de sa parole, convoqua les grands du royaume, les titulaires et les chefs d'ordres ; et en leur présence, prenant les sceaux renfermés dans une bourse: *Voilà*, dit-elle, en les présentant au roi, *les sceaux qui m'ont été confiés avec la régence de vos états, en vertu du testament du feu roi mon seigneur : je les remets*

entre les mains de votre majesté avec l'autorité qui les accompagne, *et je prie dieu que tout réussisse sous votre conduite comme je le désire.* Le roi les prit, et les donna au secrétaire d'état. L'infant et tous les grands furent baiser les mains de ce prince, qu'ils reconnurent de nouveau pour leur souverain.

La reine avoit déclaré que dans six mois elle se retireroit dans un couvent, et avoit pris ce terme pour voir quel train prendroit le gouvernement. Le favori qui redoutoit la grandeur de son génie, et le pouvoir si naturel d'une mère sur l'esprit de son fils, engagea le roi à lui faire plusieurs incivilités, pour l'obliger à précipiter sa retraite. La reine, naturellement fière et hautaine, ne put souffrir ce manque de respect : elle se jetta dans un couvent. Désabusée alors des vaines grandeurs de la terre, elle ne parut plus occupée que de celles que les hommes ne peuvent ôter. A peine vécut-elle un an dans sa retraite : elle mourut le

18 de février de l'année 1660. Princesse d'un génie supérieur, et qui eut les vertus de l'un et de l'autre sexe, elle fit éclater sur le trône toutes les grandes qualités d'une souveraine; et il sembla qu'elle eût oublié dans sa retraite qu'elle eût jamais régné.

Le roi n'étant plus retenu par l'autorité de cette sage princesse, s'abandonna ouvertement à son humeur féroce. Il attaquoit de nuit, avec ses braves, tout ce qu'il rencontroit dans les rues; et il chargeoit même souvent le guet et ceux qui veillent à la sûreté publique. Il ne sortoit jamais la nuit, qu'on ne publiât le lendemain différentes histoires tragiques. On redoutoit sa rencontre comme celle d'une bête féroce, qui seroit échappée de ses liens. Le comte de Castel-Melhor dissimuloit des désordres qui faisoient le fondement de son autorité; aussi bon courtisan que peu habile ministre, fier dans les bons succès, abattu et sans ressource dans la mauvaise fortune. Le Por-

tugal ne se soutenoit que par la foiblesse de l'Espagne.

Le roi dom Alphonse, dont le pouvoir ne s'étendoit pas plus loin que l'étendue de son palais, abandonnoit à son favori le gouvernement de tout le royaume, et ne retenoit de la souveraine puissance, que la liberté de faire impunément toutes les extravagances qu'il imaginoit.

Les Espagnols se flattèrent de réduire aisément le Portugal, gouverné par un prince furieux et imbécille. Ils mirent une armée considérable sur pied, et à la tête dom Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV. Le roi de Portugal lui opposa le comte de Schomberg, quoique le comte de Villa-Flor eût le titre de général. Le roi de Portugal fut uniquement redevable de la conservation de sa couronne au comte de Schomberg. Ce grand capitaine remporta différentes victoires sur les Castillans; et on peut dire qu'il eut encore moins de peine

à les vaincre, que l'opiniâtreté du général Portugais, qui, jaloux de sa gloire, traversoit tous les desseins qui pouvoient l'augmenter. Mais le général François avoit la confiance de la cour, et sur-tout celle des troupes, qui suivoient avec plaisir un commandant que la victoire n'abandonnoit jamais.

Le ministre s'attribuoit toute la gloire de ces heureux succès, quoiqu'il n'y eût guères d'autre part que d'être le premier à qui on en adressoit les nouvelles. Son crédit augmentoit tous les jours; et il jouissoit de l'autorité souveraine sous le nom du roi. Il gouvernoit ce prince comme une machine, dont il faisoit agir les ressorts à son gré et suivant ses intérêts. Il se servoit de son humeur violente pour perdre, sur de faux rapports, ceux qui lui étoient suspects. C'est ainsi qu'il se défit de la plûpart des ministres de la régente; et il les fit remplacer par des gens qui lui étoient entièrement dévoués. Le conseil et toute la

cour changèrent de face, et on ne s'y maintenoit qu'autant qu'on étoit utile ou agréable au ministre. Il eût même l'adresse de faire exiler de nouveau Conti, ce premier favori de son maître, et que ce prince avoit fait revenir depuis peu du Brésil. Conti lui étoit redoutable, par l'inclination que le roi conservoit pour lui. Il n'eut pas plutôt appris qu'il étoit débarqué, qu'il lui fit faire défense d'approcher de la cour; et il lui en envoya l'ordre par le même courier que le roi avoit dépêché pour lui marquer la joie de son retour. Ce malheureux prince, esclave de son ministre, n'osoit le voir qu'en secret; et le comte, pour rompre entièrement un commerce qui auroit pu ruiner sa fortune, fit accuser Conti d'une conspiration contre le prince, dont il n'y avoit ni preuve ni témoins, et qui manquoit même de vraisemblance, mais qui lui servit de prétexte pour perdre son rival.

Le ministre, défait de Conti, tourna ses vues du côté de l'infant dom Pedro, frère

du roi. Ce jeune prince devenoit grand : ses inclinations paroissoient nobles ; et il attiroit l'estime et les voeux de tous les Portugais, par la régularité de sa conduite, et par la comparaison qu'on en faisoit avec celle du roi.

Le comte mit son frère dans la maison de l'infant, dans la vue qu'il pourroit s'emparer de bonne heure de sa confiance, et que, par son moyen, il gouverneroit les deux frères en même temps. Le jeune prince reçut bien le frère du favori, il le traitoit même avec distinction ; mais il ne lui donna aucune part dans sa faveur : la place étoit prise. La régente, qui avoit toujours regardé l'infant comme l'unique soutien de la maison royale, avoit mis de bonne heure auprès de lui les meilleures têtes du royaume. De sages gouverneurs et des amis fidèles firent envisager à ce jeune prince qu'il n'étoit pas impossible qu'il montât sur le trône, si le roi continuoit dans ses dérèglemens ; et on lui laissa entrevoir qu'il n'étoit pas

bien sûr que son frère pût jamais avoir des enfans : mais on lui fit appréhender en même-temps le crédit et les artifices du comte, si intéressé, par sa propre grandeur, à faire durer le règne d'Alphonse. Ces vœux différens formèrent insensiblement deux cabales à la cour : celle du comte étoit la plus nombreuse, et il avoit pour lui tous ceux qui s'attachent indifféremment à la source des graces : mais les anciens ministres, qui prévoyoient qu'un gouvernement aussi violent que celui du roi ne pourroit pas durer long-temps, et les plus grands seigneurs du royaume, qui ne pouvoient se résoudre à plier sous l'autorité du favori, faisoient leur cour à l'infant, comme à l'héritier présomptif de la couronne.

Le comte qui s'apperçut que le parti qui lui étoit opposé, ne se soutenoit que par les bruits que ses ennemis répandoient de l'infirmité du roi, résolut de les faire tomber par le mariage de ce prince. Ce fut par son conseil qu'il fit demander à la France

pour femme Marie-Elisabeth-Françoise de Savoie, fille de Charles-Amédée, duc de Nemours, et d'Elisabeth de Vendôme. Cette princesse lui fut accordée. César d'Estrées, son oncle à la mode de Bretagne, évêque et duc de Laon, et si connu dans toute l'Europe sous le nom illustre du cardinal d'Estrées, la conduisit en Portugal. Ce prélat étoit accompagné du marquis de Ruvigny, ambassadeur extraordinaire de France, et d'un grand nombre de gentilshommes et de personnes de qualité, amis et serviteurs de la maison de Savoye, ou attachés par différens engagemens à celles de Vendôme et d'Estrées.

La cérémonie de ce mariage se fit avec la magnificence ordinaire en pareilles fêtes. Toute la cour admira la rare beauté de la jeune reine ; l'infant en parut vivement touché : le roi seul étoit insensible à ses charmes, et on ne fut pas long-temps sans soupçonner que la qualité de reine et de femme du roi n'étoit qu'un vain titre, dont

ou tâchoit de couvrir la foiblesse de ce prince.

Le ministre s'étoit flatté de gouverner cette jeune princesse avec le même empire qu'il faisoit le roi son maître. Il eut d'abord pour elle de grands égards; mais il ne fut pas long-temps sans s'appercevoir que cette princesse avoit le courage trop haut pour vouloir dépendre d'un de ses sujets. Le ministre, pour s'en venger, ne perdoit aucune occasion de lui faire sentir son pouvoir. On lui cachoit avec soin les affaires d'état : celles des particuliers, auxquelles il paroissoit qu'elle prît part, ne manquoient jamais d'échouer. C'étoit un titre d'exclusion pour le ministre, que la recommandation de la reine. On commença ensuite à ne payer ni ses pensions, ni celles de sa maison, sous prétexte que les charges de l'état et les besoins de la guerre consumoient tous les fonds du trésor-royal; et le roi, que son favori tenoit par les cordons, et qu'il lâchoit contre ceux qui lui étoient désagréables, fit des brusqueries

si violentes à l'infant et à la reine, qu'on la vit plusieurs fois sortir de l'appartement du roi baignée de ses larmes.

Sa beauté, ses malheurs, les plaintes que répandoient les dames du palais, et ses officiers qu'on ne payoit plus, lui attirèrent la compassion de tous ceux qui n'étoient pas esclaves de la faveur ; ce fut un troisième parti qui se forma à la cour.

On ne parloit que de la stérilité de la reine, quoiqu'il n'y eût pas encore un an qu'elle fût mariée.

On prit soin d'augmenter les soupçons du public, au sujet d'une porte que le roi avoit fait ouvrir à la ruelle du lit de la reine, et dont lui seul cependant se réserva la clef. La reine parut alarmée d'une nouveauté, qui exposoit, disoit-elle, sa vertu et sa gloire. Ses partisans publioient que le ministre vouloit que le roi eût des enfans à quelque prix que ce fût, et qu'il se flattoit, à la faveur de cette porte mystérieuse, de couvrir la honte du prince aux dépens de l'honneur de la reine.

Cette princesse découvrit à son confesseur les scrupules de sa conscience, et en fit confidence, par son ordre, au confesseur de l'infant. Ces deux religieux leur proposèrent d'agir de concert dans une conjoncture si délicate, et où ils avoient l'un et l'autre de si grands intérêts, quoiqu'en apparence opposés. Leurs créatures convinrent qu'il n'étoit pas impossible de les concilier. On fit revivre les premiers desseins de la régente. Ces deux cabales se réunirent, et ne formèrent plus dans la suite qu'un même parti : la reine eut même l'habileté d'y faire entrer le comte de Schomberg qui étoit à la tête de l'armée, et l'infant, qui ne mettoit point de bornes à ses désirs ni à ses espérances, s'assura en même-temps des premiers magistrats de la ville, et de tous ceux qui avoient du crédit parmi le peuple.

Le roi par lui-même n'étoit qu'un vain fantôme de la royauté, et aisé à détruire; mais il étoit soutenu par un ministre adroit, ambitieux, et qui savoit faire valoir ce nom

si

si respectable de souverain. Il étoit question avant toutes choses d'arracher du palais un homme si habile, et qui ne se dessaisiroit que le plus tard qu'il pourroit du gouvernement de l'état. On gagna secrètement un de ses amis, qui lui donna avis que l'infant lui attribuoit tous les mauvais traitemens qu'il recevoit du roi ; que ce prince avoit juré sa perte, et qu'il n'étoit pas en sûreté, s'il s'opiniâtroit à rester à la cour.

Le ministre, naturellement timide, publia l'avis qu'on lui avoit donné ; s'en fit un prétexte pour redoubler la garde, et pour faire prendre les armes à tous les officiers du palais ; et il vouloit que le roi allât lui-même à leur tête arrêter l'infant chez lui. Mais le roi, furieux de nuit, et contre ceux qui ne se défendoient point, rejeta un dessein où il prévoyoit de la résistance, et il se contenta d'écrire à l'infant de se rendre auprès de lui. Ce prince s'en défendit, sous prétexte des bruits injurieux à sa gloire, qu'il disoit que le comte avoit publiés contre lui ; et

il représenta au roi que le ministre étoit maître du palais, et qu'il ne pouvoit pas y entrer qu'il n'en fût sorti Le roi et l'infant s'écrivirent plusieurs lettres au même sujet, et qui furent rendues publiques. Le roi offrit enfin d'envoyer le comte se jeter à ses pieds, et lui demander pardon : mais l'infant, qui avoit de plus grandes vues que de se venger d'un discours dont il étoit lui-même l'auteur secret, persista à vouloir qu'il sortît du palais. La cour et la ville étoient dans une agitation continuelle; tout se disposoit à une guerre civile. Le comte s'apperçut avec douleur que le comte de Schomberg n'étoit pas dans ses intérêts. La plûpart des grands se déclarèrent hautement pour le prince dom Pédro; et ses amis et ses propres parens lui firent comprendre qu'ils ne vouloient point se perdre avec lui, et qu'ils n'étoient point en état de résister au parti de l'infant, soutenu de celui de la reine. Le comte, se voyant abandonné de ses propres créatures, s'abandonna lui-même : il sortit du palais de nuit et déguisé. Il se retira d'abord dans

un monastère à sept lieues de Lisbonne, d'où il passa en Italie, et il chercha un asile à la cour de Turin.

L'infant vint ensuite au palais, sous prétexte de rendre ses devoirs au roi. Tout ploya sous son autorité, et il écarta ce qui restoit de créatures du ministre. Le roi, destitué de conseil, étoit pour ainsi dire à sa discrétion. Ce prince n'osoit cependant toucher à la couronne, à moins de s'exposer à passer pour un usurpateur. Il falloit que la souveraine puissance lui fût déférée par une autorité légitime; et il n'y en avoit point qui pût au moins servir de prétexte à une action si hardie, que l'assemblée générale des états du royaume.

Le roi seul pouvoit la convoquer: on lui en fit la proposition, sous le prétexte ordinaire des besoins de l'état, et on lui représenta qu'on n'y pouvoit remédier que par le concours de ses plus fidèles sujets. Ce prince n'étoit point si stupide, qu'il ne

se doutât bien qu'une pareille assemblée étoit une conspiration contre son autorité. Prévenu de cette opinion, il éluda longtemps de répondre à plusieurs requêtes que l'infant lui fit présenter par différens corps de l'état. Enfin le conseil en dressa une délibération, qu'on fit signer à ce malheureux prince, qui par cette démarche signa lui-même sa perte et son abdication. L'assemblée, par cet acte, étoit convoquée pour le premier de janvier de l'année 1668.

L'infant étant venu à bout de cette entreprise, qu'il regardoit comme le fondement de son élévation, la reine, de concert avec lui, parut à son tour sur la scène : elle se retira d'abord dans un couvent. Elle n'y fut pas plutôt, qu'elle écrivit au roi, que pressée par sa conscience, elle avoit cru être obligée de quitter le palais ; que personne ne savoit mieux que lui qu'elle n'étoit point sa femme ; qu'elle lui demandoit pour toutes graces sa dot, et la permission de retourner dans sa patrie, et

de chercher un asile dans le sein de sa famille.

Le roi n'eut pas plutôt reçu cette lettre, qu'il courut au couvent comme un furieux pour en arracher la reine. Mais l'infant, déjà plus maître que lui dans sa capitale, et qui avoit bien prévu cette saillie, se trouva à la porte du couvent avec tous les seigneurs de son parti. Il empêcha le roi de s'en faire ouvrir les portes, et il ramena ce prince au palais, qui prenoit tout haut ses maîtresses à témoins de sa santé, et qui menaçoit également l'infant et la reine.

L'infant, peu inquiet de ses menaces destituées de conseil et de forces, résolut de donner le dernier coup à son autorité: il se rendit le lendemain au palais. Il étoit accompagné de toute la noblesse, des magistrats, et de la maison de ville; et une foule innombrable de peuple le suivoit, pour voir le dénouement de cette grande affaire. Il entra dans le palais, où tous les conseillers d'état l'attendoient; et après avoir eu avec eux une courte conférence,

il envoya arrêter le roi dans son appartement.

On lui fit ensuite signer son abdication. L'infant n'osa cependant prendre le titre de roi; il se contenta de celui de régent, qui lui fut confirmé par les états-généraux du royaume, qui lui prêtèrent en cette qualité le serment de fidélité. Les premières vues de ce prince furent de se procurer la paix avec l'Espagne. Le roi d'Angleterre s'en rendit médiateur; et le roi d'Espagne, par un traité solemnel, reconnut la couronne de Portugal indépendante de celle de Castille.

Il manquoit au bonheur du régent de se voir le mari de sa belle-soeur. Cette princesse, en entrant dans le couvent, avoit présenté une requête au chapitre de l'église cathédrale de Lisbonne, pendant la vacance du siége, pour demander la dissolution d'un mariage qui n'avoit pu être consommé pendant près de quinze mois d'habitation. Le chapitre le déclara nul, *sans autre contestation que celle du promoteur par né-*

gation, et au défaut de partie, ainsi que porte la sentence; *l'empêchement étant tenu pour moralement assuré, et sans qu'il fût besoin d'autres preuves, ni de plus long délai.* Et au moyen de ces formalités, que la plûpart des juges savent toujours accommoder au gré de ceux qui gouvernent, le régent se vit en état de pouvoir épouser la reine. On lui conseilla cependant, *pour l'honnêteté publique*, d'obtenir une dispense du S. Siége. Heureusement, et par un concours de hasards qui paroissoient un peu prémédités, M. Verjus arriva de France en même-temps avec cette dispense. On avoit obtenu ce bref du cardinal de Vendôme, légat *à latere*, et qui avoit été revêtu de cette dignité passagère, pour assister au nom du pape à la cérémonie du baptême de monseigneur le dauphin. L'évêque de Targa, coadjuteur de l'archevêché de Lisbonne, donna la bénédiction nuptiale au régent et à la reine, en vertu de ce bref, qui fut confirmé par celui du Pape Clément IX, qu'on crut nécessaire à la sûreté de leurs

consciences, et à la tranquillité du royaume.

Le roi dom Alphonse fut confiné aux îles Tercères, qui sont de la domination du Portugal. Le peuple, qui s'intéresse toujours pour les malheureux, discit hautement qu'on devoit se contenter de lui avoir ôté sa couronne et sa femme, sans le priver encore de respirer l'air de sa patrie : mais un prince détrôné ne trouve guères de protecteurs. Il n'y eut aucun grand qui osât parler en sa faveur, et on s'apperçut bien que le régent n'auroit pas pardonné une compassion injurieuse à son gouvernement. Dom Alphonse resta dans cet exil jusqu'en 1675, que le régent l'en retira. Il le fit revenir en Portugal, sur le soupçon qu'il eut qu'il s'étoit formé un parti pour l'enlever des îles Tercères, et le rétablir sur le trône. Il mourut près de Lisbonne en l'année 1683; et par sa mort le régent prit enfin le titre de roi qui lui manquoit, et qui étoit le seul bien dont il n'avoit pas dépouillé ce malheureux prince.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

P

B.

C.

D.

E.

F

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

V.

X.

Fin de la Table des Matières.